JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

109

10 septembre 2005
paraît six fois par an
dix-neuvième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

École Vaudoise en Mutation pour les Nuls (3)

Un test de compétences pour tous

AFIN d'encourager un enseignement de qualité, le Département vaudois de la Formation et de la Jeunesse a décidé de combattre la négligence, source de tous les maux de notre société, en créant un agenda scolaire qui mette à l'épreuve élèves, enseignants et parents.

***

L'agenda sera toujours annuel, en effet les expériences passées ont montré que c'est ainsi que le risque de détérioration est le plus grand.

En revanche on a renoncé au carnet agrafé et préféré le système à anneaux, lequel présente trois avantages:

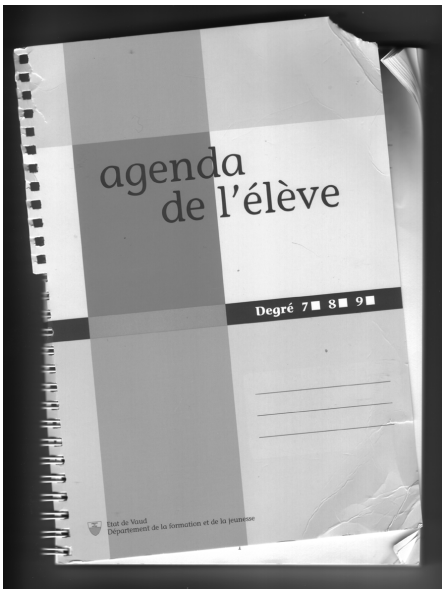
• le carnet ne reste pas fermé naturellement – les feuilles de l'agenda auront plus de chances de se plier, de se déchirer ou de se détacher dans les sacs et les serviettes des élèves,

• il n'est pas plat – les piles de cahiers et de livres seront plus instables,

• il ne permet pas que l'on double la couverture pour la protéger.

D'autres mesures à but pédagogique accompagnent la fragilité de l'agenda. Il est prévu que les devoirs soient inscrits seulement sur la page de gauche, ceci afin que la main des élèves soit gênée par les anneaux – rien n'est prévu pour les gauchers, mais ils sont de toute façon déjà handicapés par le sens de l'écriture.

La surface pour les devoirs ainsi diminuée, il n'y a plus que 5 lignes par jour (3 pour le lundi). On évite la solution de facilité qui consisterait à faire coïncider la première période à la première ligne et ainsi de suite, et on favorise une saine concurrence entre les branches. Les profs les plus rapides à faire inscrire les devoirs seront avantagés. La rubrique «extraits du texte de référence "Travail scolaire à domicile"» va dans le sens de cette compétition en rappelant que la moyenne indicative de la durée hebdomadaire des tâches à domicile ne devrait pas dépasser 3 heures au cycle de transition et 5 heures en 7e, 8e et 9e. La diminution des lignes à disposition et cette remarque devraient générer de réjouissants conflits entre élèves et profs, entre profs, entre profs et parents, qui rendront nécessaire le recours aux médiateurs et psychologues des établissements. En tout cas, elle devrait gêner l'autorégulation des devoirs, signe d'un regrettable laisser-aller.



Un exemplaire du tout nouvel agenda, le jour de la distribution

Le relevé des résultats de toute l'année et le bilan de fin de degré se trouvent à la fin de l'agenda sur une double feuille perforée. Perforée comme les demandes de congé ou justifications d'absence qui précèdent et avec lesquelles on peut espérer qu'elle se détachera au bout de quelques mois, et double pour favoriser le risque de déchirure au pli.

Dans le bilan de fin de degré, pour décontenancer et donc fortifier les usagers, on emploie à nouveau le terme vexatoire de «redoublement» à la place de «maintien dans la classe» et l'ancien «signature des parents» à la place de «signature d'un des parents (ou de leur représentant)» employé ailleurs dans le carnet. Une touche finale pour entretenir un trouble constructif: un appel de note sous forme d'astérisque dont on cherche en vain la note.

***

En conclusion, on peut être certain que les élèves, les enseignants et les parents du canton de Vaud sortiront grandis de cette épreuve, conformément au souhait le Département de la Formation et de la Jeunesse.

Sch.

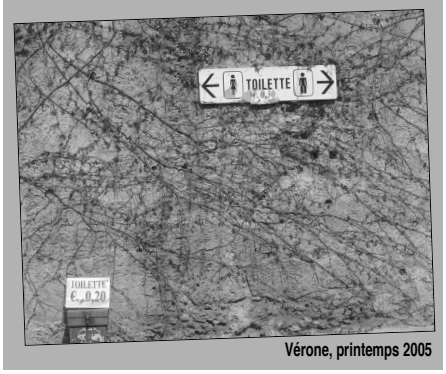
École de journalisme

Toujours au plus près de la vérité

Des dizaines de pompiers ont réussi à maîtriser l'incendie dans l'après-midi, empêchant les flammes de gagner la proximité de l'autoroute toute proche. Une permanence restera

Dépêche ATS, reprise dans *Le Courrier*, 13 juin 2005

Devoirs de souvenirs de vacances



Vérone, printemps 2005

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1018 Lausanne 18

redaction@distinction.ch
www.distinction.ch

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Georges Behave
Jean-Frédéric Bonzon
Charles Chopin
Sous-Commandant Dourakine
Suétone de Fustanges
Mad Mac
Oncle Maggi
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Etienne Miéville
Line Naphta
Claude Pahud
Vivette Perret
Paul Petchi
Boris Porcinet
Daniel Rausis
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Schüp
Johnny Seara
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz

«Sa lourde chute lors d'un entraînement de la descente en décembre 1999 l'avait amené à l'hôpital de Bâle, six heures d'opération avaient été nécessaires pour redonner un visage humain à son genou droit.»

Stéphane Fournier, de Santa Caterina, in *Le Nouvelliste*, 7 février 2005

«...ces résultats me permettent de démontrer qu'EVM [école vaudoise en mutation] *est au contraire le garant d'une stabilité.»*

Anne-Catherine Lyon, conseillère d'État vaudoise, in *24 Heures*, 3 mai 2005

«Journée à la montagne avec le groupe rechute.»

Fondation du Levant, in *Nouvelles du Levant*, printemps 2005

«Une famille très connue dans le canton grâce à son entreprise familiale de déneigement des neiges.»

Ester Mamarbachi, présentatrice, supra TSR1, 16 mai 2005, vers 19h30

«On savait que ça marchait très bien pour le cinéma, le bouche à bouche: il y a des films qui deviennent des succès phénoménaux. Il n'y avait pratiquement pas un papier, mais c'est devenu comme ça. Et c'est vrai aussi pour certains livres?»

Xavier Colin, présentateur, supra TSR1, 27 avril 2005, vers 13h30

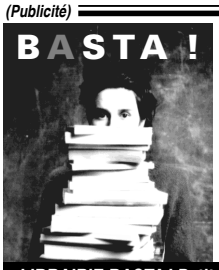
«À cet égard, les nuisances liées à l'exploitation d'un salon de massage résident essentiellement dans le va-et-vient d'une clientèle hétéroclite qui accède au salon par l'entrée et la cage d'escalier ou l'ascenseur de l'immeuble en cause.»

Avis minoritaire du juge Éric Brandt, arrêt du Tribunal administratif du 18 avril 2005

«Je crois que quand on est atteint d'une gangrène, on peut essayer de bricoler pour soigner le mal, mais finalement, la meilleure solution, c'est de couper la jambe et de repartir sur des bases saines.»

Yvan Slatkine, député libéral genevois, supra RSR1-La Première, 4 février 2004, vers 12h35

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.

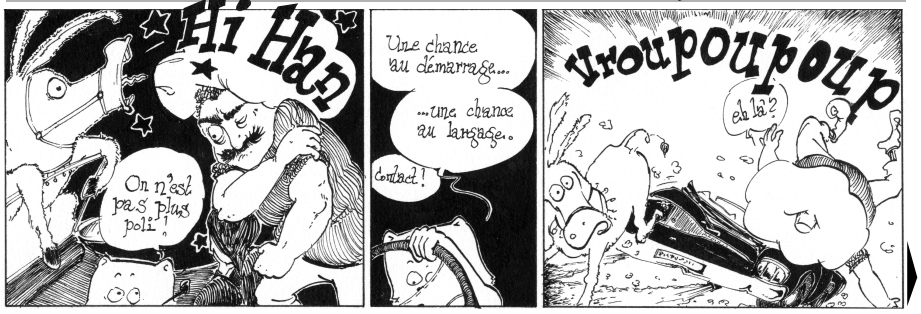
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.

Un service efficace et rapide.

Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU fermé, MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

(À avoir suivi depuis un moment...) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.



Courrier des lecteurs

Demande de renseignement

Bien que, poète invétéré, je ne sois pas d'accord avec son contenu, j'ai beaucoup apprécié la fleur de rhétorique utilisée récemment par un de vos correspondants. Je synthétise à peu près son propos: «la langue est plate quand elle se couche sur du papier.»

Ma question est la suivante: comment s'appelle cette figure de style? Y en a-t-il d'ailleurs plusieurs, imbriquées ou enchevêtrées?

Je ne suis malheureusement plus que géographe. Lorsque j'écris des odes, et non des rapports, mon usage poétique de la langue est exclusivement lyrique, et pas formaliste; je me contente de chanter les amours irrémédiablement perdues. Mais, pour des raisons que je n'ai pas à divulguer ici, la question m'intéresse.

Je vous remercie d'atteler à la tâche, pour y répondre, vos nombreux collaborateurs spécialistes de la chose littéraire. Je vous suggère d'associer à ces travaux, tout particulièrement, ceux qui ont épousé il y a longtemps celle que j'aimais il y a longtemps.

B. C.,
ex. de M. et rival de J.J. M.-K

Collusions et contradictions

Dans votre numéro 107, vous avez mis en exergue, en une, une «forte résistance à la mondialisation» que vous repérez dans les propos d'un habitant de Grandvaux, qui affirme ne pas connaître les gens d'Epesses. Et voilà qu'en page 2, une de vos correspondantes prétend être domiciliée à «Aran-Villette-Grandvaux-Cully-Riex-Epesses-et cetera». Il semble donc qu'il y ait parmi vos lecteurs des personnes qui n'en sont pas tout à fait au même niveau d'information concernant la problématique de la fusion des communes, respectivement de la marche de telles fusions.

Il semble aussi que vous ne craignez pas de mettre de l'huile sur le feu d'un sujet extraordinairement sensible. Pour vous en persuader, lisez la *Feuille des Avis Officiels* du Canton de Vaud: chaque numéro fait, sous la plume de son syndic (c'est rarement une syndique), la présentation d'une commune du canton; et bien il n'y en a pas un qui n'aborde le sujet de la fusion de sa commune avec une ou quelques autres; et chacun d'eux assure que le sujet n'est pas à l'ordre du jour chez lui.

Alors, je vous en supplie, cessez de jouer les apprentis sorciers. Non seulement le sujet est douloureux, mais en plus, pour ce qui concerne notre pauvre Lavaux grêlé, la région semble empoisonnée par des conflits entre voisins à propos de hauteurs de haie – je me demande en passant si un puissant herbicide ne supprimerait pas les causes du litige à défaut de le résoudre. Je pense surtout que notre bon syndic de Brahant ne me démentirait pas: il y a des choses qui ne font rire personne, sauf les rieurs, et ceux-ci manquent singulièrement de sens des vraies valeurs, qui n'ont rien de comique.

Hans Sauer-Suess,
à La Praz, commune récemment présentée dans la *FAO*

Vive les vacances universitaires!

J'ai longuement hésité à répliquer à la duplique –ou à dupliquer (à) la réplique– que l'honorable J.-P.T. vous a contraint de faire paraître dans le dernier courrier des lecteurs de *La Distinction*. J'ai décidé finalement de ne pas le faire, et pour les raisons suivantes:

• puisque ce monsieur, qui à mon avis n'existe pas, prétend que je n'existe pas, je serais bien en peine de prendre la plume;

• cela fait des mois que mon épouse me presse de cesser de m'indigner à la lecture de *La Distinction*;

• elle s'est d'ailleurs mise en tête d'apprendre à siffler, et a porté son dévolu sur *West Side Story* pour s'exercer; d'où catastrophe migraineuse chez l'inexistant soussigné;

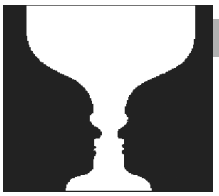
• lorsque je lui ai demandé qui à son avis pouvait se cacher derrière ces initiales J.-P. T, elle a, j'en suis persuadé, légèrement rougi et a détourné son visage transpirant (elle était juchée sur notre commun vélo d'appartement, que j'ai payé et qu'elle utilise);

• j'ai donc profité de son absence momentanée (elle s'est aussi remise à courir dehors, en collant rose, au mépris des dégâts que l'ozone urbain des basses couches de l'atmosphère pourrait provoquer sur son système respiratoire, qui, je le maintiens, est assez fragile étant donné qu'elle a été longtemps, trop longtemps, une fumeuse invétérée –ce qui d'ailleurs m'a aussi, comme (ou en dépit de ce que) clament les nouvelles affiches qui défigurent l'espace public, été nocif à moi aussi, et pas seulement à nos chères têtes blondes) pour fouiller dans ses affaires et sa correspondance privée: je n'ai rien trouvé, ce qui prouve bien qu'elle a caché quelque chose.

Pour éviter que la prochaine *Distinction*, dont tous mes collègues sémiologues attentifs ont repéré qu'elle dérive vers le journalisme à sensation, ne consacre avec une fausse répulsion et son habituelle délectation morbide son prochain numéro à un nouveau drame de la jalousie dans les milieux universitaires, je m'en tiens au poétique: «Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille». Ou serait-ce: «Prends un siège Cinna, et tiens-toi plus tranquille»? Auquel cas il va falloir que je me penche sur la liste des personnages de *West Side Story*, pour vérifier qu'il ne s'y cache pas un indice permettant de démasquer ce suspect Cinna, qui, juché lui aussi sur une selle de bi- ou de motocyclette, pourrait bien être J.-P.T.

À bon entendeur,

J. J. Mépfer-Kenzo,
stylologue-sémiologue-sociologue, chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Bâtiment «Transhumançoïde», Université populaire.



Les dialogues de la boutique politique

Les partis intimes

SdF: Il paraît que cela grenouille ferme, dans les officines des partis. Des élections approchent, et les grandes manœuvres de constitution des listes ont commencé. Pour les parlements locaux, il faut rechercher autant de candidats que possible, alors que les places ne sont pas très courues; et pour les exécutifs, il s'agit d'en éliminer autant que possible, alors que les aspirants sont légion.

GB: Je ne suis pas très sûr que la situation soit toujours aussi diamétralement simple. Mais j'en ai entendu parler, en effet. Je m'étonne toujours que les politiciens doivent s'y prendre si tôt, et de manière si ostensiblement confidentielle. Je suppose que les impératifs du calendrier ne peuvent être éludés par ceux qui composent ce que l'on nomme si élégamment les «états-majors».

SdF: Je reconnais votre placide réalisme. Quant à moi, je suis dégoûté par ces interminables préparatifs, et surtout par leur tonalité. On entend de vagues rumeurs selon lesquelles les couteaux sont discrètement tirés mais horriblement affûtés, puis plantés dans les dos les plus divers. Des comités planifient et pataugent, consultent et court-circuitent. Une proposition en émane. Elle est présentée, pour un simulacre de décision finale, en «assemblée générale», c'est-à-dire au public –car les médias sont là, sauf huis-clos exceptionnel qu'ils s'empresseraient d'ailleurs de dûment rapporter, et sarcastiquement. Et lors de ces grands raouts à destination de «l'opinion», le processus est décrit de manière d'autant plus sereine et consensuelle que les batailles en coulisse ont été sanglantes. Quelle hypocrisie!

GB: Et moi je reconnais votre habitude de sauter aux conclusions moralistes. Soyez pragmatique: un parti ne va pas présenter sans précaution les tractations, les négociations, les coups de fourche, les conflits internes. Nos formations ne sont pas toutes aussi gigantesques et ingouvernables que les grands appareils de notre voisin français, spécialistes dans la création de tendances irréductibles. Même s'ils ne l'ont pas lu, les responsables de parti connaissent les dangers du mécanisme décrit par Freud sous le nom de narcissisme des petites différences –lorsque le quasi allié le plus proche est plus honni que l'ennemi véritable. Nous n'en sommes plus au temps où l'ultragauche ne voyait pas de plus irréductible renégat, salopard et ordure que le groupuscule d'à-côté.

SdF: Vous me semblez bien idéaliste, pour le coup. Les dissensions entre membres et entre alliés me semblent avoir de beaux jours devant elles. Quoi qu'il en soit, je retiens que vous admettez que les partis mentent à leurs ouailles et à l'opinion publique! C'est cela votre idée de la démocratie, votre manière de traduire les grands principes de la communication transparente?

GB: C'est tout au plus un mensonge par omission, ou par litote. Et je ne suis même pas sûr que c'en soit un. Comme les bruits circulent dans les formations politiques, c'est une manière de dire aux membres qu'il y a deux discours, celui dans le secret duquel ils sont (même s'ils n'y sont pas complètement) et celui qu'il sied de présenter aux journalistes. Car ce sont ceux-ci qui mettent en forme ce que vous appelez l'opinion publique, et l'on sait que leur métier est d'être plutôt soupçonneux et malveillants; il faut bien qu'il leur reste quelque chose à faire: exhumer les petits secrets et les lavages de linge sale en famille. Et se plaindre de la langue de bois des politiciens, lorsqu'ils n'arrivent pas à leur extorquer de juteux scoops.

SdF: J'admets que les discours lénifiants ont plutôt tendance à alerter la gent médiatique qu'à l'abuser. Mais cela renforce mon propos: les responsables des partis doivent le savoir aussi, et l'on se demande s'il n'y aurait pas une meilleure façon pour eux de parer le coup –par exemple en avouant la difficulté du processus de sélection des candidats aux charges électives.

GB: Je suppose qu'ils ont à l'esprit quelques exemples où les effets de la publication de tels remous ont été dévastateurs –je repense à des situations d'Outre-Jura; nous aurons d'ailleurs l'occasion de le vérifier pour les prochaines présidentielles. Sauf que les insultes internes sont si généralement répandues dans les partis français qu'il n'y a plus, sur ce point, de différence entre eux qui pourrait, comme on dit en jargon, impacter différentiellement sur l'électorat…

SdF: Je ne sais ce qu'il faut que je condamne le plus, votre cynisme ou votre ataraxie. Vous semblez toujours tellement résigné que je me demande si vous n'étiez pas acquis aux arrangements avec la morale avant même de voir qu'ils avaient une fonction utilitaire.

GB: La morale n'est-elle pas le résultat, laborieusement percolé, d'actions amorales plutôt que la condition de l'action vertueuse? Ouf, je n'en sais rien –et au secours, Immanuel! Allons boire un verre.

SdF: Vous me désespérez. Mais –ou plutôt: par conséquent– je suis d'accord, allons boire un verre.

G. B. & D. d. F.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, le recueil de recette de Jo Zette, *Notre pain quotidien*, était un faux manifeste.

Certains lecteurs, se laissant abuser par des apparences trompeuses, ont suspecté *La vie sexuelle d'Emmanuel Kant*, alors qu'il s'agissait en fait de la recension véridique d'un ouvrage apocryphe dû à la fertile imagination de Frédéric Pagès. Classique phénomène de mise en abyme…

LES ÉLUS LUS (LXXVII)

À contretemps

À la question «Votre souhait pour le XXIe?», Jean-François Roth, ministre jurassien répond: *«Le retour du subjonctif imparfait»* (1). C'est la réponse à la question suivante de l'interview qui donne son sens à cette déclaration inattendue. Quand on lui demande: *«Cornet glacé: vous sucez, vous léchez, vous mordez?»* Jean-François Roth avoue: *«Je mastique le cornet»*.

On comprend ainsi que le subjimpe mérite d'être réhabilité pour les jeux de mots malhonnêtes qu'il favorise. Ce temps de verbe permet en effet d'être à la fois raffiné et grossier: il faut une bonne connaissance de la langue pour l'employer correctement et les formes correctes… ne le sont guère.

D'abord les terminaisons en *-asse* correspondent à celles des termes injurieux tels que *con(n)asse, pouf(f)iasse* (2), *bécasse, feignasse,* des adjectifs dépréciatifs tels que *dégueulasse, fadasse, tiédasse, jaunasse, blondasse* et des noms de choses de mauvaise qualité tels que *lavasse, paperasse, ragougnasse.*

Ensuite certaines formes en *-usse* ou en *-isse* sont homophones de formes équivoques du subjonctif présent de verbes en *-er*. Exemples: *«Ma maîtresse voulait que je la susse (L'institutrice voulait que je sache ma leçon)», «Elle aimerait que je la visse mieux (Elle regrette que je sois presbyte)».*

Comme la contrepèterie, le subjonctif imparfait exige de la rigueur. Il s'agit bien d'être grossier, mais il faut aussi éviter de se tromper.

Si vous dites: *«J'espérais qu'elle me reconnasse»*, vous êtes trois fois ridicule, parce qu'on ne met pas le subjonctif après le verbe espérer, parce que la 3e personne du singulier du subjimpe ne se termine pas par le son S, parce que la voyelle pour le verbe reconnaître est U…

Afin que vous fussiez capable de suivre Jean-François Roth dans sa noble campagne de restauration du subjimpe, il faudrait au moins que vous en connussiez par cœur les trois commandements élémentaires:

1. À la 3e personne du singulier, le subjimpe point n'emploieras.

• *«Il fallait qu'on devinât ce que voulait l'ivrogne»* ne présente pas d'intérêt; en revanche *«Il fallait qu'ils devinassent ce que voulait l'ivrogne»* est tout à fait acceptable.

• De même le subjimpe ne se justifie pas dans *«Il suffisait qu'elle grognât pour qu'il se tût»* alors qu'il est nécessaire dans *«Il suffisait que tu grognasses pour que je me tusse».*

On regrettera en passant que le verbe falloir ne puisse s'employer qu'à la 3e personne du singulier…

2. Pour trouver la forme du subjimpe, un son S à la 2e personne du passé simple tu ajouteras.

• *tu rouspétas > que je rouspétasse, que tu rouspétasses, qu'ils rouspétassent, que nous rouspétassions, que vous rouspétassiez.*

• *tu conças > que je conçusse, que tu conçusses, qu'ils conçussent, que nous conçussions, que vous conçussiez.*

• *tu rompis > que je rompisse, que tu rompisses, qu'ils rompissent, que nous rompissions, que vous rompissiez.*

3. Quand le verbe principal de la phrase est à un temps passé ou au conditionnel, tous les subjonctifs présents en subjimpes tu transformeras.

• *Il ne supportait pas que tu encres toute la feuille > Il ne supportait pas que tu encrasses toute la feuille.*

• *Elles exigèrent que je répète de quoi je les avais traitées > Elles exigèrent que je répétasse de quoi je les avais traitées.*

• *J'aimerais que tu les limes > J'aimerais que tu les limasses.*

• *Ton histoire manque de goût, il faudrait que tu la salues un peu > …il faudrait que tu la salasses un peu.*

M. R.-G.

1) «Questions à chaud», rubrique estivale du *Temps*.

2) Au moment où les dictionnaires ont enfin osé accepter ces mots, on avait complètement oublié les excellentes raisons qui avaient déterminé le redoublement ou non des consonnes (voir «imbécile» et «imbécillité»). Le con(n)ard jouit d'une liberté graphique dont le verbe s'ac(c)om(m)oder s'accommoderait volontiers.

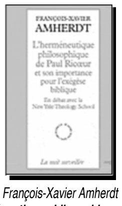
Distinction théologique

Ricoeur à corps

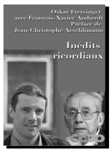
LE germaniste et enseignant Oskar Freysinger vient de démontrer définitivement qu'il n'est pas le pissoir-poète qu'on veut faire de lui et qu'il est bien un homme de conviction. Vient de paraître son inattendue traduction de trois articles dispersés dans des revues introuvables et jusqu'alors inédits en français, articles du regretté Paul Ricoeur. «Antwort an Josef Blank» de 1986, «Erzählung, Metaphor und Interpretationtheorie» de 1986, «Poetische Fiktion und religiöse Rede», de 1981.

La préface est de Jean-Christophe Aeschlimann qui a rencontré Oskar Freysinger sur les pistes de skis de Morgins, une rencontre qui l'a, témoigne-t-il, amené à s'interroger et proprement révélé à lui-même. Il n'en fallait pas plus pour que l'éditeur de *Éthique et responsabilité. Paul Ricoeur*, Langages, Neuchâtel, 1994, décide de confier à *«cet homme devenu, en quelques mois, l'une des coqueluches des médias…»* et au demeurant parfaitement bilingue le chantier abandonné par lui-même lors de sa nomination à la tête d'un grand hebdomadaire suisse. La relecture et les notes sont de François-Xavier Amherdt, ami du conseiller national, (c'est lui qui baptise ses enfants : *«Je le rejoins lorsqu'il s'exprime au nom de ses convictions chrétiennes.»*). L'abbé Amherdt avait déjà élaboré les traductions des 13 contributions de Ricoeur en herméneutique, toutes publiées originellement en anglais.

À lire donc. *(D. R.)*



François-Xavier Amherdt
L'herméneutique philosophique de Paul Ricoeur et son importance pour l'exégèse biblique
En débat avec la New Yale Theology School
Cerf, 2004, 872 p., Frs 52.–



Oskar Freysinger
avec François-Xavier Amherdt
Préface de Jean-Christophe Aeschlimann,
Inédits ricordiaux
Coopération, 2005, 48 p., Frs 34.80

Comprendre les médias

Les réflexions quotidiennes du rédacteur en chef de L'illustré sur la semaine écoulée.

Ma petite entreprise

Par Christophe Passer

Lundi
Anni Daniel
Le truc classique: la fête surprise, des complices l'amènent en un lieu secret. Il pensait rentrer tranquille chez lui, et ses amis sont là pour lui souffler ses bougies. Il a l'air un peu ému, alors il fait son show, il commente les cinquante balais qu'il reçoit: chaque invité lui en a décoré un. Colorés ou bricolés, étonnants ou joyeusement insolents, des balais comme des clins d'œil, des vœux. Il y en a un surmonté d'un énorme bouquet de fleurs, une poésie passe, un moment heureux.

Mardi
Voyages voyages
Les Suisses voyagent de moins en moins. Nous sommes revenus au niveau de 1972. Raisons invoquées: moins d'argent, moins de temps, stress, recroquevillement. Et le niveau de vie qui augmente chez nos voisins. Que l'on continue seulement à répéter que nous sommes les meilleurs et que les autres sont à côté de la plaque, englués dans leurs problèmes: le plombier polonais, il viendra bientôt chez nous. Pas pour bosser au rabais et «voler nos emplois», non: pour se payer des vacances pas chères.

Mercredi
Michael Jackson
Je me demande à quoi il occupe ses journées. Je me demande si, au fond de lui, il se sent coupable ou innocent. Je l'imagine dans Neverland, en train de tourner en rond, attendant ce verdict, entre déprime et hébétude, les requins de sa famille et de ses affaires alentour. Des dessins animés de Disney dans le poste, tout le monde qui sursaute lorsque le téléphone sonne. Une ambiance d'asile, le vol au-dessus d'un nid de Jackson.

Jeudi
Couchepin
Au Forum des 100 de *L'Hebdo*, tout le monde l'arrête, veut lui dire un mot, une remarque, un commentaire. Il adore ça. Il faut se bagarrer pour l'amener dans la salle où nous voulons l'interviewer (*lire en page 44*), il prend son café en souriant. Il a une sorte de bonhomie, un genre de sagesse à lui, un humour vaguement cassant, mais toujours prêt à se frotter à la contradiction. Une patine aussi, venue de tant de bagarres politiques. Il me fait penser à un vieux boxeur malin, un poids lourd, qui regarde arriver les petits jeunes avec quelque chose de carnassier dans la bienveillance. On nous murmure: «Vous avez de la chance, il est de bonne humeur.» Je ne sais pas bien si c'est une chance. Mais je vais vous dire un truc quasi politiquement incorrect, vu son impopularité dans les sondages: Pascal Couchepin est sympathique.

Vendredi
Victoria
Le disque de bossa-nova de Victoria Abril, *Putcheros do Brasil*: une vraie surprise, un vrai charme, une sorte de sautillement suave et estival: ça devrait vous aider à aimer, et à faire venir le soleil.

Samedi
Motos dominos
Alors là: la honte. L'iPod sur les oreilles (Victoria Abril, lire vendredi), je recule ma voiture en sortant d'une place, touche sans rien apercevoir la moto parquée derrière moi, et repars tranquillement en avant. Bilan: un effet dominos, comme me dit le gendarme. La moto s'affaissant sur des scooters qui font tomber une autre moto, etc., patatras, dégâts. Bref, je vous dit: la honte totale, et mes excuses navrée à tous les motards. L'après-midi, je fais du bateau sur le lac, mais c'est moins dangereux: ce n'est pas moi qui tiens la barre.

Dimanche
Aubenas
Alors oui: les journalistes en font beaucoup sur les journalistes enlevés et libérés. Alors oui: cela choque parfois, car il ne faut pas oublier les autres, les plus anonymes qu'on enlève tous les jours là-bas, et qui n'ont pas droit à leur portrait géant dans la rue. Mais oui: il faut justement des gens comme Florence Aubenas pour nous les raconter, ces gens-là, pour nous les rappeler, pour nous dire le réel. C'est pour cela qu'elle fut emblème, et que sa liberté est la nôtre. ■

Il y a cinquante ans dans L'illustré
Vocations contrariées
Si, à 17 ans, Rimbaud était déjà poète, Joseph Conklin semble avoir eu au même âge plus de peine à réaliser sa vocation. L'illustré du **16 juin 1955** nous raconte comment ce jeune homme de Brooklyn rata sa première attaque à main armée contre une banque. «Ce vol lui rapporta 35 dollars, mais il n'en profita pas…» car, aussitôt arrêté par la police de New York, il finit en prison. Rimbaud, lui, devint trafiquant d'armes… P. M.-G.

Florence Aubenas fut un emblème. C'est pour cela que sa liberté est la nôtre.

Pascal Couchepin était de bonne humeur et même de bon humour. Victoria Abril rime bien avec bossa du Brésil. Et Michael Jackson, ça rime avec verdict qui sonne.

***L'Illustré*, 15 juin 2005**

Depuis peu, divers rédacteurs en chef croient bon de nous livrer, outre leurs pesants éditoriaux, quelques extraits de leur journal intime. Peter Rothenbühler, qui ne fait jamais les choses à moitié, accumule ainsi chaque samedi faits insignifiants et nobles sentiments pour faire partager au lecteur du *Matin* quelques moments de sa riche humanité.

Sur la même voie, chemine désormais Christophe Passer, petit patron de *L'Illustré*, qui au début de l'été parvenait à concélébrer, avec une rare élégance, les cinquante balais de son supérieur direct dans l'organigramme maison, sans donner son nom bien entendu. Dans la colonne d'à côté, et après avoir poussé l'audace jusqu'à se moquer de Michael Jackson, il ne craignait pas de jouer le tout pour le tout : «*il a une sorte de bonhomie, un genre de sagesse à lui, un humour vaguement cassant, mais toujours prêt à se frotter à la contradiction.* (…) *Mais je vais vous dire un truc quasi politiquement incorrect, vu son impopularité dans les sondages : Pascal Couchepin est sympathique.*»

Cette merveille s'intitule «Ma petite entreprise» : on ne saurait mieux dire. (*J.-F. B.*)

À nos braves et fidèles lecteurs

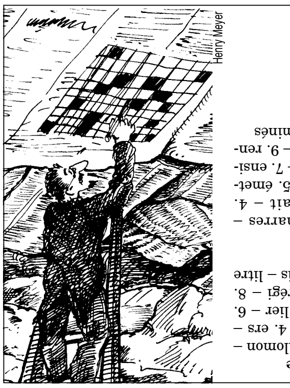
Vous devriez trouver dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de la première page devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.

Les lecteurs qui arriveront au bout de leur pensum cette année encore et qui désirent d'ores et déjà renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi nous épargner des frais de rappel exorbitants.

Une fois encore, le tarif reste inchangé : Frs 25.– par année (5 à 6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année.

Merci de votre attention.

Le service des abonnements



Solution des mots croisés de la page 11

De gauche à droite
1. Angleterre – 2. Salomon – ex – 3. traversant – 4. ers – teinte – 5. ré – et – lier – 6. isocèles – 7. sou – régi – 8. quatre – ton – 9. unis – litre – 10. est – lunées

De haut en bas
1. astérisque – 2. narres – uns – 3. glas – osait – 4. LOV (vol) – écots – 5. émetteur – 6. tore – élu – 7. ensiler – in – 8. anisette– 9. rente – gore – 10. exterminés

La vie des médias

Un quotidien qui réinvente un rapport interactif avec son lectorat

Index		Cinéma	??	Pharmacies	??
Avis de décès	??	Courrier des lecteurs	??	Programmes TV et radio	??
Bourses et changes	??	Mots croisés	??	Toute la météo	??

***Le Temps*, 23 juin 2005**

Courrier des lecteurs

Lettre de la princesse

Permettez-moi de vous informer de mon désir d'entrée dans un rapport d'affaires avec vous. J'ai prié pendant plusieurs jours et après cela j'ai choisi de vous contacter parmi plusieurs autres personnes. Je pense que vous êtes digne de la recommandation de ma prière, donc une honorable personne de confiance avec qui je peux faire des affaires. Ainsi je n'ai aucune hésitation à me fier à vous pour des affaires simples et sincères.

Je suis Anne-Catherine, la légitime princesse de l'État de Vaud, chassée par les libéraux émeutiers. Mes ancêtres régnaient paisiblement sur la principauté, riche de ses champs et prospère de ses vignes. Je naquis dans une famille de seigneurs, de négociants et d'entrepreneurs de l'industrie légère, à Jouxtens, la capitale économique du pays. Mon père le roi de Vaud a été mené à la faillite et à la pénurie par ses associés d'affaires au cours des récentes années. Il est mort après un long séjour en prison.

Ma mère la reine de Vaud est morte dans un accident bancaire quand j'étais toute petite encore et depuis lors mon père m'avait prise en charge. Avant sa disparition dans une cellule de Bochuz, il m'a secrètement appelée à côté de son lit et m'a indiqué qu'il avait placé secrètement la somme de douze millions cinq cents mille francs suisses CHF (CHF 12'500'000) dans une privée banque secrètement de Genève, et qu'il avait secrètement utilisé mon nom en tant que sa fille et bénéficiaire de ces fonds pendant qu'il les déposait secrètement dans cette privée banque.

Il m'a également expliqué que c'était en raison de cette richesse qu'il avait été éliminé par ses associés d'affaires. Il a aussi souhaité que je cherche un associé indigène dans une commune de mon choix, où je pourrais transférer cet argent et l'employer dans des profitables investissements tels que la gestion de biens immobiliers ou la gestion d'hôtels. Monsieur, je demande honorablement votre aide de la manière suivante :

(1) Pour me fournir un bancaire compte sur lequel transférer cet argent.

(2) Pour servir de gardien de ces fonds puisque je suis encore fort jeune.

(3) Pour m'aider à revenir au pays avec une attestation de résidence afin que je puisse y terminer mes études.

Ainsi dit, Monsieur, je suis disposée à vous offrir 15 % de mon héritage en compensation pour votre effort après le retrait de ces fonds de la privée banque et son transfert dans votre bancaire compte. En outre, vous indiquez vos options pour m'aider sachant que pour moi, j'ai la certaine foi que cette transaction peut se faire aussi vite aussi possible. J'aimerai avoir votre intéressant point de vue sur cette question et cela selon votre disponibilité.

Vous pourrez me joindre dès réception du présent message à mon émail.

Merci, et que Dieu vous bénisse.

Anne-Catherine,
réfugiée à Lyon

P.-S. Con Terra MAIL obtienes 6MB de espacio además de bloqueo antispam– http://terramail.terra.com.mx/TerraMail/ - Acceso a Internet 3 x 1, desde ¡$179 pesos al mes ! - http://www.terra.com.mx/acceso/suscribete/ - Encuentra los mejores productos y precios increibles !! Aprovecha nuestra promoción a 12 pagos sin intereses con Banamex y Bancomer http:// www.decompras.com/

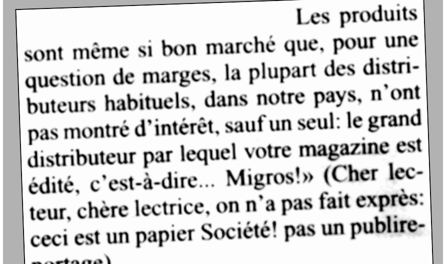
Amitiés-rencontres

Dans votre numéro 100 de février 2004 (tiens comme le temps file), à la –très bien trouvée– rubrique «Le métro de Moscou dans la bande dessinée contemporaine», 2e partie, nous pouvons voir la frimousse quelque peu voilée de votre envoyée spéciale sur place. Étant moi-même par mon métier envoyé sur place et ailleurs très souvent, je me demandais si, par hasard, cette demoiselle aurait un peu de temps libre pour parcourir, discourir et plus si affinité, tout ça dans le parc Mont-Repos si discret et plein de charme.

Eugène Rocquefort,
joggeur érotomane
et journaliste indépendant
(ou vice-versa)

Journalisme d'entreprise

Soudain accès de déontologie



Les produits sont même si bon marché que, pour une question de marges, la plupart des distributeurs habituels, dans notre pays, n'ont pas montré d'intérêt, sauf un seul: le grand distributeur par lequel votre magazine est édité, c'est-à-dire… Migros!» (Cher lecteur, chère lectrice, on n'a pas fait exprès: ceci est un papier Société! pas un publireportage).

Jean-François Duval, «Ambassadrice de marque», in *Mmagazine*, 21 juin 2005

Petits Mickeys et grands principes

Gibrat
Le vol du corbeau
Dupuis, 2002-2005, 2 tomes, Frs 24.– l'un

Bien sûr, on peut trouver que le wonderbra et le quasi-string que porte sur quelques cases l'héroïne dénudée (contrainte commerciale oblige) ont quelque chose d'anachronique dans un récit se déroulant durant l'été 1944. De même, ce cambrioleur qui cherche des «emprunts russes» au moment du triomphe de Staline ne fait pas preuve d'un grand professionnalisme… Mais l'essentiel est ailleurs, dans le bonheur visible qu'a pris le dessinateur Gibrat à imaginer pour lui-même un scénario bien construit, avec des dialogues agréablement littéraires et surtout déterminé par les ambiances et les décors qu'il souhaitait peindre.

Le résultat est une histoire en deux tomes qui se déroule presque exclusivement sur les toits de Paris et le long des voies navigables de l'Île de France, du canal Saint-Martin aux abords de l'Yonne, en passant par le fantastique tunnel aquatique du boulevard Richard-Lenoir (*** mérite le détour).

Avec ce monte-en-l'air et ces mariniers, qui en éclusent pas mal, soit dit en passant, on retrouve le goût très sûr de Gibrat pour les cultures populaires, goût déjà perceptible dans la série *Goudard et la Parisienne*, publiée autrefois aux éditions du Square (*Charlie Hebdo*), avec au scénario Berroyer (oui, le standardiste ahuri du Canal + des débuts).

Tous les éléments du décor folklorique de l'Occupation sont au rendez-vous, soigneusement reproduits: gazogènes pétaradants et fumigènes, vélos-taxis mus par des jeunes gens musclés en pantalon golf, épaisses vestes canadiennes, jupes remontant bien au-dessus du genou et semelles de liège de la hauteur d'un camembert, avec en outre ces publicités murales pour apéritifs, Byrrh ou Dubonnet, qui se déglinguèrent au fur et à mesure des chutes du crépi. L'ambiance a quelque chose de *La traversée de Paris*, les éructations de Gabin en moins. Le lecteur nostalgique songe à Marcel Aymé autant qu'à Autant-Lara tout en ôtant de son esprit le soupçon fétide de la rogne vengeresse des épurés de la Libération, car si la France que nous décrit ici Gibrat comprend plus d'opportunistes, de benêts hors du temps et de malgré-nous que d'héroïques résistants ou d'odieux collaborateurs, l'auteur n'a manifestement ni comptes à régler ni revanche à prendre au travers de ses personnages.

Manu Larcenet
Total souk pour Nic Oumouk
Dargaud, 2005, 48 p., Frs 18.40

Moins tous publics que Titeuf, plus délirant que Malika Secouss (Téhem, chez Glénat), Nic Oumouk appartient à la cohorte des gosses-bien-de-notre-époque-qui-n'ont-pas-leur-langue-dans-la-poche. La peinture traditionnelle des banlieues, avec immeubles à l'abandon, familles fragilisées, ados déculturés et violences imbéciles, se complète ici d'un mystérieux Super-Edukator, qui corrige brutalement l'orthographe et la syntaxe des tags perpétrés par les sauvageons.

Les gags sont innombrables, autant visuels que langagiers. Suprême saveur, Larcenet est un des rares auteurs actuels à savoir découper les dialogues et multiplier les interjections comme le faisait le grand Greg dans les *Aventures d'Achille Talon* (Hop!). Le rythme de la parole vivante est ainsi mis en bulles: *«J'ai des courses à faire pour ma grand-mère et j'ai pas intérêt à oublier si je ne veux pas me faire déchirer par ma mère… / …ou être reconduit à la frontière… / La double peine, quoi…»*

Du même auteur, on signalera pour les cadeaux de fin d'année au chef de service: Les aventures de Congo Bob: *Le Guide de la survie en entreprise*, Fluide Glacial, 2005. Imparable. Yo. Respect.

Lewis Trondheim
Désœuvré
L'Association, 2005, env. 75 p., Frs 22.10

On croyait la gent enseignante championne du monde de la dépression professionnelle. Sur la base de son cas personnel et de ceux de quelques confrères, Lewis Trondheim (*Lapinot*, *Donjon*, etc.) affirme que le doute existentiel, l'angoisse du présent, la hantise de se répéter, l'à quoi bon généralisé planent en permanence chez les créateurs de bande dessinée. Dans le monde des cases, longue est en effet la liste des suicidés et des dépressifs, à commencer par les géants que furent Hergé et Franquin.

Comme il est très doué et ne craint pas les contradictions, le dessinateur animalier nous livre le récit de son passage à vide sous la forme d'un petit album illustré, sous-titré «essai», appellation rare dans les Petits Mickeys mais pleinement méritée. Bien loin de la traditionnelle mélopée sur l'écrituuuuuure (angoisse de la page blanche, fétichisme du crayon HB taillé en pointe à 14° exactement, et *tutti quanti*), l'ouvrage abonde en plaisirs de lecture, entre festival de potins au sujet des grands auteurs, détour en cuisine pour voir ce qu'est la vie d'un dessinateur hors des séances de dédicaces et recherche du sens au mitan de l'existence.

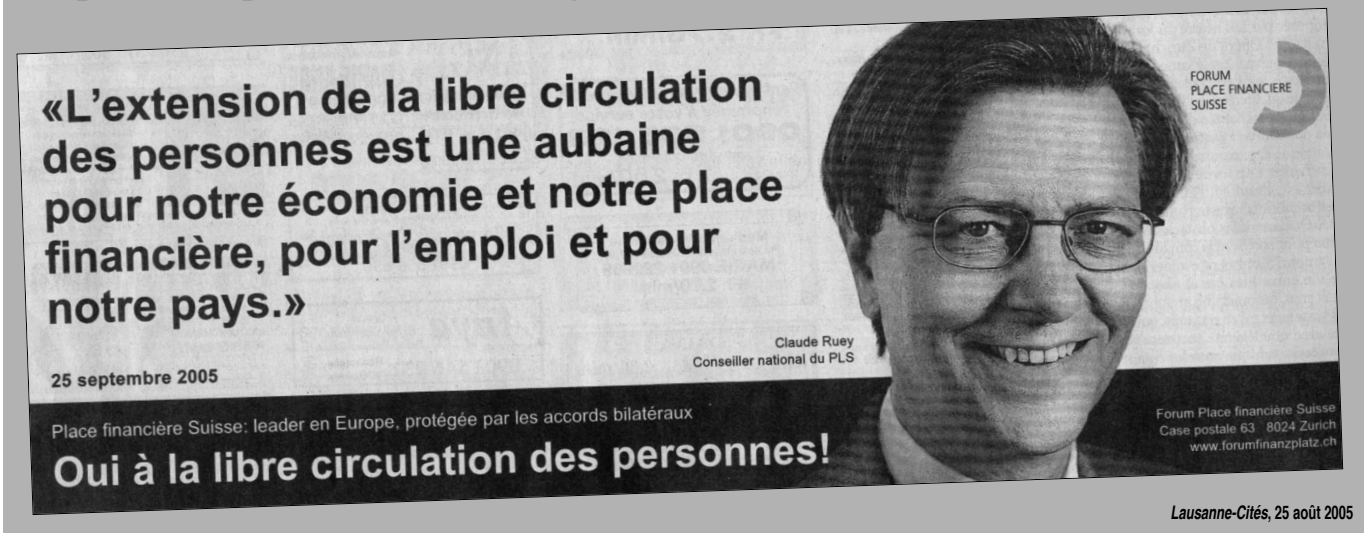
Diverses explications se succèdent: un métier d'individualiste forcené, rivé des heures durant à sa table à dessin, souvent coincé à domicile; une identification fusionnelle à sa propre production, digne d'un petit artisan maniaque; la tendance à la répétition, surtout avec les séries qui marchent (Trondheim confesse 20'000 exemplaires pour *Lapinot*); la dérive fréquente vers la picole (surtout chez Dupuis, prétendent diverses sources); l'âge, simplement; l'aliénation belge (particulièrement Verviers, allez savoir pourquoi).

Les interventions des lecteurs et des personnages, braves gens revendicateurs et bornés, parasitent sans cesse le propos de l'auteur, qui se doit de leur répondre, fût-ce violemment. Étrangement, la figure de l'éditeur reste totalement absente, sans doute parce que Trondheim, avant d'être publié chez Dargaud, a passablement pratiqué l'auto-édition en collectif.

Ce carnet de croquis, à peine retouché pour faire un album, est avant tout le bel hymne au plaisir de dessiner. Une seule thérapie émerge dans les dernières images: le retour rapide au boulot. *(M. Sw.)*

Prochaines votations

Les partisans du non débutent la campagne avec des images qui font peur et des arguments d'une rare malhonnêteté



Lausanne-Cités, 25 août 2005

Médecine populaire

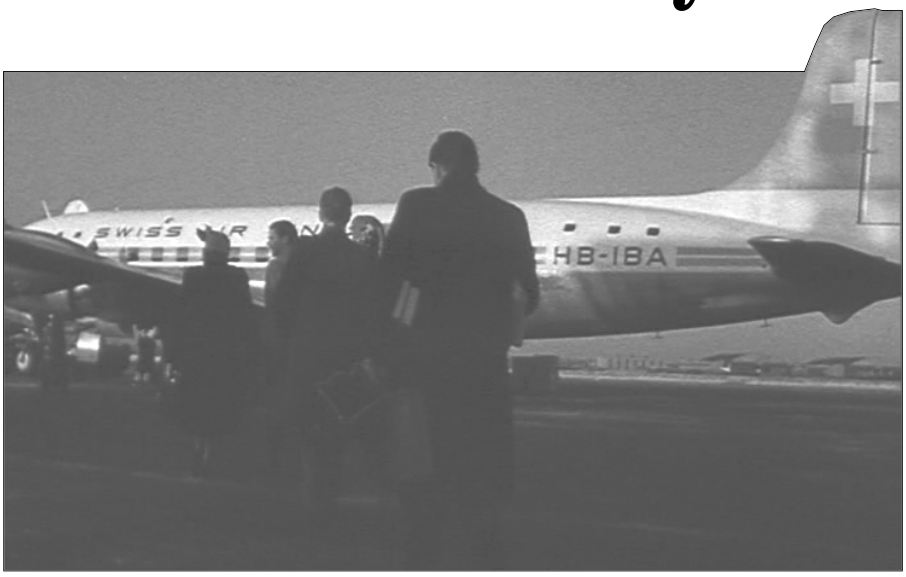
Considérations novatrices au sujet de la santé des cinéphiles

Angoissés de la vessie et accros de la nicotine: gare! L'entracte, cette vieille exception romande, est en train de se faire la malle. Depuis le 6 juillet, les pauses pipi-glaces ont été bannies des Galeries du Cinéma. Une décision somme toute logique: le multisalles accueille avant tout des films d'auteur en version originale.

Julien Magnollay, «Europlex veut supprimer les pauses dans toutes ses salles», in *24 Heures*, 12 juillet 2005

Charles Chopin en route pour le Séparistan.

Quand la Suisse s'envoyait en l'air



Vol New York-Genève, 1952

QUICONQUE voudra prétendre à l'avenir rendre compte des mentalités suisses dans la deuxième moitié du XXe siècle devra se pencher sur la phénoménale identification opérée entre le pays et feu sa compagnie aérienne. Pour ce faire, le DVD récemment édité par la Cinémathèque se révélera une source précieuse.

Au moment où Lufthansa annexe le ciel helvétique...

La *Souissaire*, pour prononcer comme les *spiqueurs* de l'époque, fut en effet le sujet de nombreux reportages du Ciné-Journal, que chaque spectateur visionnait autrefois avant de frissonner avec Hitchcock ou de glousser en compagnie de Laurel et Hardy. Outre quelques voix inoubliables, les quinquas et plus retrouveront les accortes hôtesses affublées d'un camembert sur la tête, l'horloge Rolex qui surplombe depuis 1968 le tapis roulant menant aux terminaux de Cointrin, les premiers sièges inclinables (1953), le logo impossible alliant la forme d'un avion et celle d'une croix, etc.

Malgré quelques Fokker, Convair et autres Caravelles, on note une préférence indéfectible de la compagnie nationale pour la firme américaine Douglas: le DC-3 était omniprésent dès 1940, et chacun de ses successeurs arriva très vite sous la bannière de *Souissaire*. Les techniciens helvétiques se vantaient même de retoucher différents aspects des avions US pour en améliorer les performances. Dans la grande tradition des locomotives, les appareils étaient baptisés de noms locaux (Zurich, Saint-Gall, Berne, Genève, Fribourg, puis les cantons, et enfin les montagnes), afin que chacun, de l'humain au minéral, se sente lié au réseau. L'accès à la dignité internationale passait par là: *«Aujourd'hui, avec son parc enfin complet de 17 DC–9,* Souissaire *est une grande puissance dans le réseau aérien européen.»* (1969) La construction à Genève du plus *«grand hangar d'Europe»,* l'allongement de sa piste en 1956, tout fut prétexte à célébrer *«cette aérogare, la plus moderne d'Europe»*. Comme un gargarisme, chaque présentation de l'unique (Cointrin), puis des deux (Cointrin et Unique) aéroports suisses s'accompagnait, sur un mode quasi incantatoire, de l'adjectif *«intercontinental»,* sésame magique d'un pays dépourvu d'accès à la mer et régulièrement en proie au vertige insulaire.

L'alimentation en altitude représentait une autre fierté patriotique: *«la cuisine hautement gastronomique servie par la* Souissaire *et son impeccable personnel.»* Ces bandes d'actualités nous montrent les gigantesques cuisines des astroports intergalactiques suisses, qui fournissaient toutes les compagnies, *même* celles de pays réputés pour leur art culinaire. Nos plus jeunes lecteurs, qui n'ont volé qu'avec easyJet, pourront-ils imaginer le degré de modernité que représentait alors le plateau-repas, dans lequel venaient s'encastrer au millipoil, servis au moyen de pinces d'acier qui auraient enchanté Jacques Tati, d'immondes raviers rectangulaires, remplis des premiers aliments comprimés, aux formes géométriques toutes identiques?

L'obsession économétrique ne gouvernait pas encore le monde, et la rentabilité ne primait pas sur tout: *«Depuis la disparition des avions à hélice et des Caravelles, les déficits chroniques d'exploitation ont fait place à des exercices financiers mieux équilibrés.»* (1969). Le taux de chômage était faible, et le recrutement du personnel inspirait de nombreux reportages, dont le ton surprend aujourd'hui: non, jeunes gens, ne croyez pas qu'une formation technique soit nécessaire pour devenir pilote... Les premiers ordinateurs de réservation et les tout nouveaux simulateurs de vol suscitaient une fascination sans réserve. Pour le Ciné-Journal, les préoccupations environnementales n'étaient guère de mise dans le domaine aéronautique; on voit par exemple un Vampire larguer joyeusement quelques hectolitres de napalm sur la piste à l'occasion de l'inauguration de Kloten (1953). Quelques accidents et quelques détournements sont tout de même illustrés, mais il faut attendre 1972 pour qu'une protestation (en l'occurrence, les paysans contre le projet d'aéroport dans le Seeland) apparaisse à l'écran.

Indigestion d'adjectifs

Le commentaire, comme toute parole enregistrée il y a plus de vingt ans, surprend par son emphase, la moindre formule nous paraît extraordinairement ampoulée. Le survol de la vallée du Rhône fait miroiter le *«scintillant ruban d'Ariane des fleuves de France». «À Rio, c'est l'hiver, mais le soleil brûle le sable et tiédit l'eau dans l'éclat de rire d'un éternel été.»* À Bangkok, c'est *«la* jongle *d'un pays de titans aujourd'hui à peine sorti de l'enfance.»*. Le présent, les pays, les quartiers sont toujours *«pleins de contrastes»*

Les installations aéroportuaires, comme l'Olympe ou le Parnasse, excitent particulièrement le lyrisme: *«Dans la magie de la nuit, les lumières des aéroports font songer aux guirlandes illuminées des luna-parks.», «La gonio largue et saisit d'invisibles amarres, guidant les grands oiseaux d'argent qui tout à tour accostent et lèvent l'ancre.», «Les grands oiseaux métalliques s'élançant par-delà les dentelles des Alpes vers des plaines lointaines.»* Le personnel se compose d'*«ingénieurs et mécaniciens à l'oreille exercée»* et d'*«attentives hôtesses qui préviennent nos moindres désirs»*. Ces dernières et leurs collègues pilotes sont honorés de manière presque égale: *«Les félicitations vont à tous, aux uns parce qu'ils ont arraché un record, aux autres parce qu'elles sont si jolies.»*

Les formules de politesse traduisent encore nettement le rang social. Le commun des mortels n'a droit qu'au patronyme: on nous présente *«Liardon, l'as suisse du manche à balai»* ou le *«navigateur Gabatul»*. Le «monsieur» va aux cadres supérieurs et le prénom est réservé aux riches et puissants: directeur de la compagnie ou conseiller fédéral.

Son et lumière

De 1940 à 1975, les images ignorent pratiquement le son direct. La parole est toujours un discours rapporté très indirect, prononcé par l'envahissant speaker à la voix veloutée (même la version alémanique est récitée dans un allemand de cassette *Hörtest* pour le certif). On reconnaît par-ci par-là les intonations propres à Georges Hardy ou à Alphonse Kerrer, qui contribuent à donner un ton officiel et définitif au propos.

L'accompagnement musical tourne autour de deux ambiances: fanfares militaires pour les exploits techniques et thés dansants pour le confort des passagers.

Les premiers tournages sont réalisés au sol (deux scénarios possibles: décollage ou atterrissage...), la caméra n'est embarquée à bord qu'à partir de 1948, et le Ciné-Journal va dès lors servir systématiquement de moyen de promotion pour la *Souissaire*.

La précision helvétique ne saurait épargner les opérateurs; le moindre démontage de moteur est filmé avec un soin de documentaire entomologique. Mais comme la pellicule coûte encore cher, les mêmes images peuvent servir plusieurs fois (Brésil 1954, Amérique du Sud 1962) et on ne saurait tourner une deuxième fois un plan foireux: un invité à l'inauguration officielle de Kloten éternue en gros plan, un ouvrier reçoit le fer de sa pioche sur la tête.

Les ailes de la diplomatie

Le premier reportage sur un thème d'aviation civile date de 1940, et annonce la réouverture d'une ligne régulière avec Munich, *«après Rome et Barcelone»*. C'est dire si ces liaisons ont une importance de symbole politique autant qu'économique. Dans les années cinquante, chaque vol inaugural fait l'objet d'un reportage cinématographique. Le déroulement en est immuable. D'abord le décollage des officiels (directeur de l'OSEC, patron de la *Souissaire*, chefs des relations publiques, journalistes, et opérateur du Ciné-Journal), puis quelques moteurs sur fond de nuages, et enfin accueil par la «colonie suisse» locale (ambassadeur, hôteliers, sympathiques compatriotes devenus planteurs de café, bref la «quatrième Suisse»).

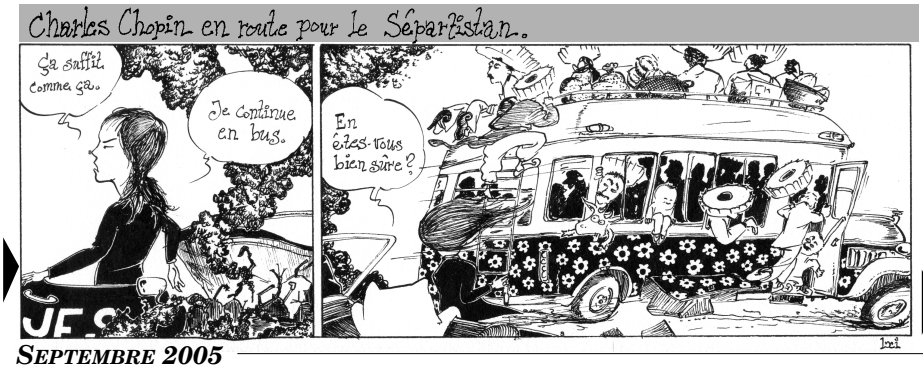
Le commentaire revient sans cesse sur les chiffres, tous les chiffres: population, production, exportations, sur un mode de manuel de géographie. Bien entendu, les éventuelles difficultés locales sont systématiquement euphémisées. Ainsi, dans l'Argentine de 1962, *«le drapeau flotte sur le palais du gouvernement sans rien laisser paraître de la situation politique troublée», «le trafic dans la capitale n'est pas non plus affecté par la crise qui dure depuis un certain temps déjà.»* et finalement les bidonvilles de Buenos Aires *«témoignent d'un développement économique qui n'a pas encore trouvé l'équilibre indispensable à la stabilité de ce riche et grand pays.»* S'il n'était pas filmé en noir et blanc, ce monde serait rose bonbon.

En revanche, un souci social apparaît fréquemment, notamment au sujet des aspects les plus visibles de la misère du Tiers-monde. Les bidonvilles de Rio sont l'*«inévitable provisoire d'une ville qui se développe à pas de géants.»* Manille *est «une ville très moderne et étendue, pourtant elle semble encore trop exiguë: sur les toits des gratte-ciel ont été construits des logements provisoires»* (1957). Ces images s'accompagnent à chaque fois de conclusions optimistes, destinées à réconforter le spectateur: on rencontre des taudis à Santiago du Chili, *«mais cette situation ne durera pas éternellement.»* (1962), *«Demain les favelas disparaîtront.»* (Rio, 1954)

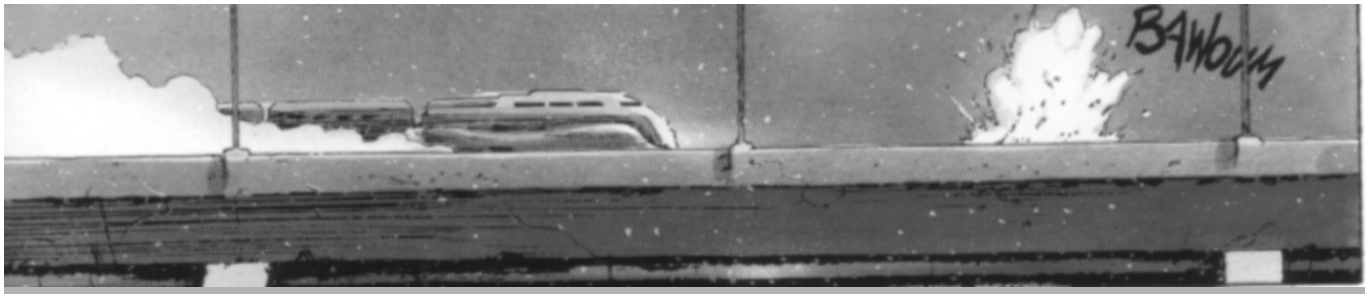
Les favelas sont toujours là, *Souissaire* a disparu.

L. N.

La Suisse dans les airs
l'aviation civile de 1940 à 1975
Cinémathèque suisse, 2005, 1 DVD, Fr. 31.–



La Distinction, revue de critique sociale, politique, littéraire, artistique, culturelle et culinaire
http://www.distinction.ch/
LA DISTINCTION
« Strč prst skrz krk ! »
Chaque semaine ou presque
toute l'actualité mondiale et lémanique
sur www.distinction.ch



Undergroundski

Fig. 41.– Marini & Smolderen, *Les feux de Sibérie,* Dargaud, 1994

Le métro de Moscou dans la bande dessinée contemporaine (VIII)

Le métro «Lénine» de Moscou, aussi extraordinaire soit-il, est un lieu commun; le métro «Lénine» de Moscou, où se côtoient toutes les solitudes, est un lieu communautaire; le métro «Lénine» de Moscou est dans la ville en pleine mutation le dernier lieu commun, le dernier lieu communautaire, le dernier lieu communiste. *«Il suffit de descendre, de plonger sous terre, pour que je m'apaise dans ce havre de paix monté sur rails, dans la cohue des voyageurs; leur socialité banalisée (...) accueille instantanément le nouveau venu, aussitôt dissous dans la masse.»* (Vladimir Makanine, *Underground ou un héros de notre temps*, traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloès, Gallimard, 2002)

Aussi ne peut-on pas imaginer Moscou, même entièrement reconstruite, sans son métro. Il y avait à l'*Okhotny riad oulitsa*, c'est-à-dire à la rue des Étals-de-Gibier, à quelques mètres de la Place Rouge, l'un des édifices les plus importants de la réorganisation du cœur de la ville sous Staline, le fameux hôtel Moskva. On le voit représenté dans une BD de 1996, *Nord-Sud, Moscou* de Dieter et Moynot, chez Dargaud; il y est cadré et imaginé quelques années plus tard dans un contexte consumériste (Fig. 36).

Fig. 36.– Dieter et Moynot, *Nord-Sud*, Dargaud, 1996

Dans une Moscou futuriste où règnent la mafia et les criminels, Vlad, ancien combattant de Tchétchénie, est proposé dès 2000 comme le héros d'une série de six volumes à ce jour. Le numéro un: *Igor, mon frère*, de Swolfs et Griffo au Lombard, décline en plusieurs lieux des variantes du fameux hôtel Moskva, icône intouchable de l'hospitalité stalinienne. Le premier cas le transforme en studio de cinéma (Fig. 37), alors que le second cas et la seconde case l'écrasent par des bâtiments encore plus gigantesques et l'amputent en le transformant en McDo. Le M en enseigne se confond étrangement avec celui du Métro. À ses pieds une gare semi-souterraine offre un bel exemple d'un développement possible du réseau de Moscou (Fig. 38). La réalité à ce jour est bien différente, rien n'a été changé du quartier… sauf l'hôtel lui-même qui vient d'être rasé.

Le train de Vlad est du même type que l'espèce de suppositoire qu'empruntaient déjà les protagonistes des aventures de *Berlin, Les Plumes de l'Argus,* de Michel Schetter, chez Glénat en 1986, dans une URSS aussi bien structurée que sa capitale (Fig. 39). Dans le second volume des mêmes aventures, *Berlin, Le Funambule*, de Michel Schetter, chez Glénat 1987 (*La Distinction,* n° 100), l'auteur revient à des représentations plus reçues de Moscou et de son métro (Fig. 40). On a déjà rencontré au cours des précédentes études quelques variations futuristes étendant le réseau moscovite à l'échelle de deux continents, ainsi le Métro aérien de l'Union des Républiques de l'Étoile Rouge (*La Distinction*, n° 101) et le Métro alpin de la Suisse soviétique (*La Distinction*, n° 104). Aussi n'allons-nous pas développer davantage, si ce n'est pour signaler que le motif du métro s'enrichit par la fusion avec un autre mythe ferroviaire russe, le Transsibérien. Cet avatar est chose courante dans la BD d'aujourd'hui comme par exemple dans *Les feux de Sibérie* de Marini et Smolderen, volume II de la série Gipsy (Fig. 41). Dans cette hybridation à écartement variable, il serait grand temps également d'explorer comment le train tronçonnant Anna Karenine chez Tolstoï ou le tramway décapitant Mikhaïl Alexandrovitch chez Boulgakov ont influencé les mesures de sécurité dans le métro qui en est leur obscur et flamboyant bâtard.

S.-C. D.

Collaboration iconographique: Jean-Baptiste Angelin
(À suivre attentivement dans une prochaine édition)

Fig. 37.– Swolfs & Griffo, *Igor, mon frère,* Lombard, 2000

Fig. 40.– Michel Schetter, *Berlin, Le Funambule*, Glénat, 1987

Fig. 38.– Swolfs & Griffo, *idem*

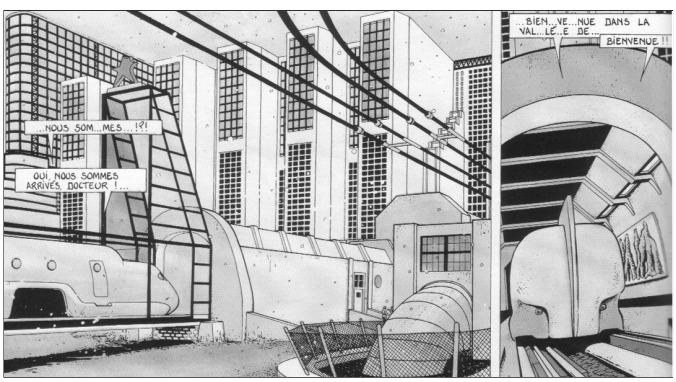


Fig. 39.– Michel Schetter, *Berlin, Les Plumes de l'Argus*, Glénat, 1986

Moche goût de Moscou

Dans la collection «Le goût de…», qui est aux villes à travers des anthologies littéraires ce que le guide Berlitz est à la recherche d'un dentiste au même endroit, un petit opuscule invite à visiter Moscou à travers des bonnes pages de romans, de journaux, de récits de voyage et de guides touristiques. Une trentaine d'auteurs cités, dont les inévitables Alexandre Dumas et Germaine de Staël, deux fois le regretté Claude Simon et l'attendue Ella Maillart. Sans compter une brochette –on devrait dire un chachlik– d'auteurs russes. Les textes sont commentés, s'organisant comme un véritable guide, truffé d'informations pratiques. Sur le métro, on y trouvera un grand extrait du roman de Vladimir Makanine, *Underground ou un héros de notre temps*. On y déplorera néanmoins l'absence de Bille, Cendrars, Chappaz, Cloutoz, Deponte, Fotami, Fournier, Goeldlin, Gianadda, Lautschi, Hazanov, Hoesli, Nicolet, Pont, Roth, Stahl ou Wernerer qui ont tous une fois ou l'autre été les invités de Moscou. À quand une collection «Le goût de…» en *franchaillezïngue* chez CamPoche?

Le goût de Moscou
Textes rassemblés par Jean-Pierre Thibaudat
Mercure de France, 2004, 108 p., Frs 9.40

Émoi dans un salon littéraire lausannois

Le tout Lausanne des arts et de la littérature russes partageait le samovar dans un lieu où l'on écoute causer en présence de Mikhaïl Chichkine, l'homme aux longues phrases. Il y présentait son dernier roman, *La prise d'Izmail*, paru chez Fayard en 2003. Il fut, si l'on ose dire, introduit par un brillant major de table au léger défaut de prononciation qui s'évertua à le nommer Siskine la soirée durant. Sourire ravalé sous les chapeaux coquets et les chapkas poilues, *siskine* en russe étant un mot d'argot désignant les rotoplots. Commentaire de monsieur Christophe G., journaliste et écrivain bien connu à Lausanne à qui on rapportait l'anecdote, «C'est un peu comme si on avait invité Paul Nichon!»

Chichkine dans le métro (*op. cit.*, p. 151)

«Ou alors il aurait pu être un éphèbe au teint hâlé, conducteur de char, ses camarades l'auraient arraché à la mort, alors qu'une voiture avait explosé dans la banlieue de Grozny, elle, disons, elle aurait été une grande fille sèche et laide, fille de salle à l'hôpital Bourdenko, et les voilà tous les deux, seuls, perdus, mal aimés, elle lave les sols dans sa chambre d'hôpital et elle regarde la photographie sur la table de nuit, une photo de soldat et tel qu'il ne sera plus jamais parce que ses yeux ont brûlé, et aussi ses oreilles et beaucoup d'autres parties de son corps, bref, il ne peut plus faire qu'une chose, c'est chanter, il est allongé sur son lit et il chante, et elle vient écouter, puis ils finissent par se marier, et elle l'emmène dans le métro sur un fauteuil roulant, et il tient à la main la fameuse photographie et il chante, les passants leur donnent de l'argent, pas beaucoup, mais assez pour vivre, et plus en tout cas que son salaire à elle et sa pension à lui réunis.»

Hugh Grant, le poète et la baleine

QUAND un poète rencontre un autre poète, que font-ils ? Ils s'offrent des photos de poètes. Ainsi Marilyn Hacker fit-elle cadeau à son ami Guy Goffette d'un portrait de Wystan Auden. Une illusion d'optique l'incita à penser qu'il détenait la photographie d'une baleine. L'histoire aurait pu s'arrêter là si, revenu de son erreur, Goffette ne s'était peu à peu rendu compte que celui dont il regardait plus attentivement le portrait, cet homme aux yeux tout couturés de rides, n'avait écrit un poème, *Musée des Beaux-Arts*, qu'il connaissait par cœur et qui depuis des années l'accompagnait dans ses périodes noires. Il ignorait presque tout de cet homme. Il vient de rattraper le temps perdu en écrivant *Auden ou l'œil de la baleine*. Un récit subjectif en neuf étapes. Sur les traces d'Auden, il rencontre un être insaisissable et scandaleux dont le parcours et l'œuvre le fascinent.

Né en 1907, dans une atmosphère de dévotion religieuse, Auden entreprend à Oxford des études scientifiques, avec une certitude déjà, il veut être un grand poète. Dans sa vie comme dans son œuvre, il y a deux grands moments : avant et après 1939. Deux moments qui semblent se contredire et qui engendreront deux œuvres différentes. La première, née de la prise de conscience de la crise économique et sociale qui ébranle l'Angleterre, née également de ses nombreux voyages : Berlin, l'Islande et les chasseurs de baleines, l'Espagne de 1937, la Chine en guerre. L'écriture se veut alors politique, militante et virulente. Mais soudainement, en 1939, c'est le départ pour New York avec Christopher Isherwood, *«avec chacun sa soif et ses raisons»*. Et le jeune Anglais, marxiste et freudien, se convertit en un Américain religieux et fataliste. *«Je sais maintenant que tous les vers que j'ai écrits, toutes les positions que j'ai prises dans les années trente n'ont pas sauvé un seul juif.»* L'écriture devient métaphysique et ironique.

À eux seuls les événements ne sauraient tout expliquer. Tout l'intérêt de l'ouvrage de Guy Goffette est de nous convier à la lecture d'une biographie intérieure, afin de tenter de comprendre comment les événements résonnent, s'intériorisent et finissent par ébranler le poète aux prises avec sa propre complexité. Une écriture qui parvient à fixer l'émotion et qui s'offre à la sensibilité et à l'imagination du lecteur.

Le succès ne tient qu'à un film

Il aura fallu *Quatre Mariages et un enterrement* en 1994, une joyeuse comédie britannique qui a fait le tour du monde grâce à la jolie frimousse de Hugh Grant et quelques scènes bien enlevées, pour que le nom d'Auden ressuscite soudainement.

Sur la tombe de son amant brutalement décédé, un des personnages récite *Funeral Blues* en guise d'adieu. Des vers sublimes qui révèlent au public un poète tenu dans l'ombre de Yeats ou d'Eliot. Et l'on découvre des centaines de poèmes *«pétillants d'intelligence, de tendresse et d'ironie (…) à l'image d'une vie que rien n'a épargné*[e]*, ni la déréliction amoureuse, ni les épreuves physiques, ni la pauvreté matérielle»*. Les poèmes d'un homme qui dira que *«l'amour est la seule fortune qu'on n'épuise jamais»* et que les gens sont névrosés parce qu'ils refusent d'accepter la souffrance. *«Elle est le sens par lequel son possesseur est contraint de faire de l'usage de son talent une matière sérieuse». «Notre devoir d'être heureux est la seule chose que nous avons à considérer»*, telle est l'ambition de celui qui ne veut plus se contenter de demi-vérités.

Entre le portrait et l'autoportrait, puisque parler des autres, c'est aussi parler de soi, l'ouvrage de Goffette est une superbe invitation à la lecture des œuvres de Wystan Auden. Et si le cœur vous en dit, vous pouvez aussi vous rendre à Westminster. Dans un coin de l'abbaye, le poète y a sa plaque.

M.T.

Guy Goffette
Auden ou l'œil de la baleine
Gallimard, janvier 2005
221 p., Frs 33.90

W. H. Auden
Poésies choisies
Gallimard, janvier 2005
216 p., Frs 11.40

Jean-Luc Benoziglio
Louis Capet, suite et fin
Seuil, 2005, 184 p., Frs 29.30

«Louis, gros paour» chantait la *Carmagnole* des camarades sans-culottes. Et c'est bien sous l'apparence d'un gros balourd, potu, mutique et emprunté, que Benoziglio imagine son Louis XVI. La fidélité historique s'arrête là, puisqu'épargné par le vote régicide (acquis il est vrai à une voix de majorité), le citoyen Capet du roman se retrouve relégué par la Convention dans un village vigneron vaudois.

Son intégration se passe mal : à la pinte, il ne cause avec personne. En fait, son ex-majesté ne s'exprime nettement qu'à propos de serrures, puisque telle est l'activité que lui impose le conseil municipal. Et s'il finit par être invité chez les bourgeois du village, il n'y apprécie, suprême offense, ni le vin blanc ni la fondue. Ses visiteurs se révèlent plus casse-pieds les uns que les autres, de Necker-le-comptable à La Fayette-le-fayot en passant par Constant-le-bavard. Le descendant du roi soleil se clochardise progressivement, avant de mourir d'une chute dans les escaliers, probablement bourré au kirsch. Accident domestique, au sens de la SUVA.

Royal est aussi le bonheur de lecture que nous offre ce roman farci d'astuces et riche de phrases alambiquées, qui respire d'un bout à l'autre le plaisir d'écrire et la joie de déconner. Comme le dit l'auteur, qui –rare aveu d'une pratique courante– signe son quatrième de couverture, cela se lit *«comme un vrai livre d'histoires»*. Le jeu est permanent. Sont-elles inventées ou avérées, ces nombreuses implications de Suisses dans la Révolution française, mutins de Châteauvieux, bref maire de Paris, pamphlétaires antirévolutionnaires ? Benoziglio n'omet que de rappeler que le vilain Marat naquit à Boudry de mère genevoise.

La jubilation de la fiction historique vient aussi de bons gros anachronismes, comme de placer le 1er août, le secret bancaire, ou le Birobidjan dans la bouche de personnages de la fin du XVIIIe. Rajoutant encore un contour dans ce labyrinthe de miroirs, le narrateur se moque au milieu du livre du caractère invraisemblable des récits signés par l'imposteur Naundorff et tous les prétendus Louis XVII.

Par-delà les malentendus toujours savoureux entre Romands et Français (septante, panosse, et –surtout pour Louis– régent), le lecteur est frappé par la méchanceté pure avec laquelle les indigènes traitent l'exilé, le moquant, l'invectivant, le dénonçant et l'arnaquant. Certes il y là quelque chose de la réjouissante vengeance des dominés de tous les âges, voulant punir en lui tout à la fois l'aristocrate, le prince et le Français, mais le bougre est bien affaibli, et on ne maltraite au final que le plus mal loti, tout en tremblant de la colère de Leurs Excellences de Berne.

Si la Grande République de Benoziglio ne lorgne que sur les cols alpins et les tributs espérés, loin de tout idéal révolutionnaire, son petit village de Saint-Saphorien n'est de loin pas cette petite communauté égalitaire baignée par le lac et arrosée de vin blanc que rêvèrent les touristes et à laquelle crurent les écrivains, mais une bande de rapaces, ne perdant jamais de vue le prix à faire payer pour l'hébergement de l'exilé.

Daniel de Roulet
L'homme qui tombe
Buchet-Chastel, 2005, 178 p., Frs 26.90

Comment suivre, sans parler d'y croire, cette histoire d'ingénieur nucléocrate hyperconformiste devenu défenseur sans le vouloir d'un groupe de requérants d'asile déboutés ? Le benêt, qui ne lisait ni journaux ni romans, nous raconte lui-même, en détail, sa mutation post-camusienne. D'abruti bardé de diplômes, il se transforme pour ses dernières heures en héros désenchanté, par la seule grâce du regard d'une belle, forcément belle, Tchétchène (mais pas croyante, attention), croisée au hasard dans un aéroport.

La trame narrative tient du ping-pong : quelques aller-retour entre diverses zones de transit de divers aéroports sur divers continents, quelques chassés-croisés à travers les portiques détecteurs de métal, quelques *flachebaques* entre un vague présent et un incertain passé. Victime du hasard et de la malice des temps, le narrateur tombe du haut d'un centre de rétention, et revoit sa vie durant sa chute, «comme au ralenti». Le décor est fourni par des entités creuses : l'aéroport du Colisée, l'Empire, les Monts Indépendants où complotent l'Entreprise et l'Administration. La volonté de dénoncer l'inhumanité telle qu'elle se pratique *partout* se dissout ici dans le *nulle part* de la caricature.

De chute, il est partout question : l'auteur se laisse aller à écrire sans soin, les clichés pleuvent, les personnages basculent dans l'insignifiance et le livre tombe des mains. *(J.-E. M.)*

VOICI plus de vingt ans que le Mexicain Paco Ignacio Taibo II s'applique à faire vivre le roman noir latino-américain, lequel est parfois en vogue, parfois moins (le roman noir se décline nordique dans le *trend* actuel, en attendant le *trend* suivant). Auteur par ailleurs d'une biographie du *Che*, Taibo est devenu le parangon de l'auteur de roman noir *engagé*, comme on disait jadis. Un engagement qui se traduit par une analyse incisive des méfaits ou des oublis de l'histoire officielle, de la corruption étatique, des causes de la misère dans la grande ville.

Taibo s'est doté, nous a dotés, d'un compagnon de route, Hector Belascoran Shayne. Le détective borgne fataliste et obstiné, qui, pour une raison sans doute valable, range, du moins dans ce roman, son flingue dans son frigo. Hector, qui un beau (?) jour a quitté emploi et épouse pour se faire détective privé (*Jours de combat*, même éditeur). Pénétrer Mexico, sa ville, cette ville qui le hante, qui est le théâtre de ses espoirs et de ses désespoirs. Hector qui au gré de ses aventures ou de la distraction de son créateur, partage ses bureaux avec un plombier ou, ici, avec un tapissier décorateur qui ne manquera pas de lui rendre professionnellement service, la réciproque étant absolument impossible.

Hector qui alterne enquêtes à vocation politique et enquêtes à vocation passionnelle, si la distinction est possible. Concernant les premières, le lecteur de *Libération* aura pu cet été découvrir en feuilleton la collaboration entre Hector et un détective débutant, le zapatiste Elias Contrarios, créé par… le sous-commandant Marcos ! *Des morts qui dérangent* est un roman à quatre mains, Marcos, Taibo (parution annoncée, toujours chez Rivages). Roman qui fera exceptionnellement Hector quitter Mexico pour le Chiapas.

D'amour et de fantômes relève du second genre, l'enquête passionnelle. Deux enquêtes passionnelles, en vérité, menées, d'abord en parallèle, par Hector Belascoran Shayne.

La première concerne la mort d'un de ses vieux amis, l'Ange. Catcheur de son état, l'Ange a formé avec un confrère un duo qui connut la gloire, *les Fantômes*. Ce confrère a disparu, et le fils de l'Ange, l'Ange II, catcheur également, mais à mi-temps, il est aussi prof de chimie, soupçonne un meurtre. Les deux hommes ayant par le passé aimé la même femme, les plus funestes soupçons sont permis. Au nom de l'amitié, Hector mène l'enquête.

La seconde est plutôt affaire de jeunesse. Pourquoi un couple de presque adolescents s'est-il donné la mort, alors que les deux s'aimaient tant ? L'affaire intrigue une productrice de radio dont le programme *L'heure des solitaires* recevait souvent des témoignages de la jeune fille. Au nom de l'amitié, et plus, qui l'unit à la femme de radio, Hector mène l'enquête.

Hector est d'autant plus sensible à enquêter sur des histoires d'amour qui finissent mal, qu'il a accumulé une solide expérience en la matière. Il devra souvent sortir son flingue du frigo. Car, à son grand regret, les rapports humains se sont durcis dans la ville de Mexico si chère à son cœur. La nostalgie d'une époque plus joyeuse et optimiste a beau le submerger, le vieillissant (se dit-il) Hector ne cédera pas.

Un tout petit Taibo par son volume, un polar percutant et poignant. Signalons la parution simultanée d'un autre «petit Taibo», toujours avec Hector B., *Adios Madrid*, même éditeur. *(G. M.)*

Paco Ignacio Taibo II
D'amour et de fantômes
Traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis
Rivages/Noir, mai 2005, 96 p., Frs 10.–

Charles Chopin en route pour le Séparatistan. ***(À suivre encore un moment…)***

Abonnez vos amis, abonnez vos ennemis, abonnez vos proches, abonnez vos lointains, abonnez ceux-ci, abonnez ceux-là, mais abonnez-les tous !
Abonnement-cadeau : Frs 12.50
LA DISTINCTION est à ce prix

La radio romande vous informe

En direct du pouvoir local, très local…

PB La fanfare, elle est où ?
PK Je t'avais dit que c'était sans protocole.
PB Ah bon… Mais au garde-à-vous quand même, Monsieur le Directeur…
PK Tu vas bien ?
PB Oui, bien. Toi aussi ?
PK Le ministre est en forme ?
PB En forme, oui.
PK Il est chic. On mange au jardin.
PB On mange au jardin, alors c'est bien.
PK Le menu est extrêmement simple, hein…
PB C'est grillade sur feu de bois ?
PK C'est une salade de mesclun. La viande vient des Ormonts, une côte de bœuf. Les pommes de terre sont de la Broye, mais pas de chez Fattebert.
PB Parfait.
(…)
PK Je suis allé à Budapest, ah oui, c'est vrai.
PB C'était bien alors ?
PK Nul, nul, nul, nul.
PB Les bains, t'as essayé ?
PK Oui, mais les gens sont pas sympathiques, ils sont pas sympathiques. Ils sont pas beaux. Ils sont pas sympathiques.
PB C'est vrai que c'est un pays qui est… oui, que c'est un pays slave. Ils sont… oui, ils sont un peu fermés.
PK Monstrueux, monstrueux.
PB Et les bains ?
PK Ah oui, c'est joli, mais bon, ça frise le code au niveau propreté, hein.
PB C'est un peu… un peu à la romaine, je pense…
PK C'est un bouillon de culture : à 38° avec les microbes, ça doit faire quelque chose.
PB Y a 38, y a tout, y a…
PK Faut pas y aller avec une plaie ouverte, hein, parce que je peux te dire que tu ressors infecté, hein.
(…)
PB Pierre Keller a une passion : il y a trois ans qu'il a un projet dans les tiroirs, il est à bout touchant…
PK Dix ans, dix ans ! Quand je suis arrivé, j'ai dit : il faut qu'on fasse une nouvelle école, parce qu'il faut réunir ces deux bâtiments.
PB On a su fixer des priorités, et l'ECAL est la priorité numéro deux de la planification.
PK On a eu beaucoup de chance. Mais comme je le disais l'autre jour, j'étais avec Borel hier soir, et on se disait : c'est beaucoup plus drôle d'avoir de la chance, c'est beaucoup plus drôle.
PB Oui.
PK C'est terrible tous ces gens dépressifs, et qui n'ont pas de chance. C'est épouvantable.
(…)
PB Ça veut dire que ces prochaines semaines, le Conseil d'État va examiner avec bienveillance un projet majeur pour relocaliser l'école, et surtout lui donner ses lettres de noblesse maintenant, avec un concept qui me semble être adapté aux enjeux de l'école. Donc voilà… Et maintenant c'est à bout touchant, et…
PK C'est sur un site donc, sur un seul site : ça sera unique, unique hein, ce qu'on va faire là-bas. Unique.
(…)

Pascal Broulis, conseiller d'État radical, chef du Département des Finances
Pierre Keller, directeur radical de l'École cantonale d'Art de Lausanne,
supra RSR-La Première, 19 août 2005, 7h42

Recettes pour pâtes, risotti, polenta et surtout pâtes

La Pastafiore : trois recettes, dont une de pâtes et une confiserie

par

QU'EST-CE que la volaille ? Si en définitive la volaille n'est autre que le nom des oiseaux dans la mangeaille, pourquoi n'appelle-t-on pas les bovins la broutaille et la poiscaille la nageaille ?

Quel bô débat sémiologique où le signifié apparaît indiscutablement plus clair que le signifiant. Trêve de bavardage: nous pourrions en guise de définition donner une liste. Hélas, celle-ci ne saurait être exhaustive car comment recenser dans l'espace et dans le temps ? Comment classer les flamants noirs des galaxies roses et les dinosaures qui, paraît-il, pourraient être des oiseaux ?

À l'image du pédagogiste, qui traîne un complexe d'ordre épistémologique (1), lâche-toi, coco, tue père, mère, yeux… nous pourrions définir le sujet en tant qu'état permanent d'action, i.e. le «volant». Toutefois quelques embûches obstruent ce joli programme. Tous les gallinacés ne volent pas et tous les «volants» ne se mangent pas… la dit, le label est déjà par les automobilistes, i «roulants», largement aus mais moins rapides qu «pédalants». Bref, il es parfois sage de savoir fermer sa gueule et remuer sa queue, «Salut ma poule. – Tu montes, chéri ?»

Henry Meyer

1. Croquettes de volaille en sauce à la menthe

Commençons par apprêter quelques restes de volaille. Si on n'en dispose pas, on cuira une volaille recouverte d'eau avec quelques légumes et plantes aromatiques. Ainsi on obtiendra des restes et un bouillon (2). Ensuite il faut retirer les chairs, les émietter ou les hacher menu menu (sans l'aide d'un mixer) et les jeter sauvagement dans une jatte. On ajoutera (par volaille) du sel, du poivre, un oignon haché, deux œufs, du persil, de la panure et du fromage râpé. Touiller jusqu'à l'obtention d'une masse uniforme que l'on façonnera en boulettes qui mijoteront dans un peu de graisse après avoir été farinées. Passons à la sauce. Idéalement, il faudrait aller crapahuter dans nos Préalpes où l'on trouve toutes sortes de menthes et leurs hybrides. Il y en a une dont les feuilles ressemblent à celles de la sauge (avec les poils et tout et tout…) qui me semble parfaitement convenir. On fait chauffer un peu du bouillon de la volaille avec de la crème (*fifty-fifty*), une tombée de noilly-prat (ou du vin blanc sec), une noix de beurre manié et on ajoute la menthe hachée. Cuire doucement et réduire jusqu'à l'obtention de la consistance désirée. Servir avec les croquettes sur des feuilles de salade.

2. Pigeon farci

D'une certaine façon, l'homme est à mi-chemin entre le pigeon et la poule. En effet, si l'on recense le nombre de chromosomes diploïdes constituant chaque espèce, le pigeon en comporte 16, l'homme 48 et la poule 78. 48 est légèrement supérieur à la moyenne arithmétique de 16 et 78, et confortablement plus que leurs moyennes géométriques et harmoniques. Mais on s'en fout, car chez les pigeons aussi, les pédagogistes ont banni les moyennes générales. Cela permet d'écarter les profils spécialistes de l'accès aux études et de faire bénéficier le grand capi- de futurs prolétaires malléables, corvéables et de surcroît acculturés, donc peu armés pour se défendre. La *bolognisation* des parcours universitaires nous permettra d'aller nous faire soigner chez des vétérinaires-sociologues, ainsi l'assurance de base LAMal fera des économies et nous pourrons deviser gaiement avec nos amis pigeons dans les salles d'attentes.

Il existe d'innombrables espèces de pigeons qui ont en général peu à voir avec celui des villes, qui est le plus souvent bourré de maladies dont certaines sont transmissibles à l'homme. Cette catégorie ne retiendra par conséquent pas notre attention, à l'exception peut-être du pigeon-tupamaro qui chie exclusivement sur les merde-SS et les 4x4. Il conviendra donc de se procurer ce charmant volatile chez un volailler qui parfois peut aussi voler.

S'il s'agit d'un pigeon pédagogiste, le plaquer sur le ventre et le sodomiser violemment en hurlant «la giunta e rossa, ma di vergogna !» (3) Sinon, toujours avec le pigeon sur le ventre, pratiquer à l'aide d'un couteau une longue incision tout le long de l'axe de symétrie, et avec le même instrument dégager la carcasse des filets. Une fois que c'est fait, on arrache la carcasse et l'on obtient un pigeon semi-désossé, car ses cuisses et ses ailes restent ossées. Utiliser la carcasse pour faire un bouillon. Mariner le pigeon avec du miel, du vinaigre de xérès (ou de madère) et une goutte de Cognac ou de n'importe quoi d'autre, l'essentiel étant qu'il y ait du miel. Couper en petits dés des courgettes et du céleri (4), les faire revenir délicatement dans un peu d'huile d'olive. Farcir le pigeon avec les légumes et un peu de foie gras cru additionné de quelques herbes aromatiques (5), ajouter sel, poivre. Le reconstituer à l'aide d'une ficelle idoine. Le pigeon est ensuite rôti à feu doux en le tournant une fois jusqu'à ce qu'il ait belle fa- çon (environ 15 minutes). Avec le reste du bouillon, on aura préparé un risotto en guise d'accompagnement.

3. Pâtes au poulet et au curry

Tout le monde connaît les sandwichs au poulet-curry. Rarement conservés au frais par les boulangers, ceux-ci peuvent procurer une chiasse carabinée. Si cela vous arrive, gardez la carabine non pas pour dégommer le poulet mais le pouly, boulanger-facho du bout de mon quoi ? du bout mon lac.

Émietter des restes de poulet ou débiter en cube des blancs déjà cuits. Dans un peu d'huile d'olive (ou beurre clarifié, *ghee* en hindi) faire revenir doucement du curry de Madras ou massala, avec une courgette débitée en cubes (facultatif). Ajouter de la crème, le poulet puis à la fin une tomate épépinée, coupée en cubes elle aussi. Verser sans façons sur des tagliatelles *al dente*. Ce plat supporte le parmesan.

La confiserie

Le pigeon (Pi) au pédagogiste (Pd): – Tiens, j'ai une charade: le temps fait mon premier, le roc fait mon deuxième, Méphisto fait mon troisième, mon tout est la capitale de la France
Pd : – C'est Paris !
Pi : – Bien, mais encore.
Pd : – Euh…
Pi : – Bon, le temps fait PA (ne t'en fais pas). Le roc fait le R (Rockfeller). Méphisto fait le S (Méphistophélès).
Pd : – Ah elle est bien bonne !
Pi : (silence)
Pd : – Euh…
Pi : – On a tout ?
Pd : – PA, R, S ah ! y manque le i ?
Pi : – Ben c'est toi qui le fais, parce que le confetti.

***

Confire c'est cuire tout dou, tout dou, tout doucement (60 à 80° C) avec en général un fond sucré. Mais attention, même à tout petit feu, on observe dans la casserole des gradients de température de l'ordre de 30° C, il faut ainsi se méfier de l'endroit où on plante le thermomètre (là y en a une qui rôde…). Sortir de la mallette de trucologie un rack d'agneau. Lui cautériser les pores dans une poêle avec de la graisse de canard. Mettre dans une jolie casserole le rack enduit d'une belle dose de miel. Ajouter du thym, de la sauge, quelques petits oignons épluchés, du sel, du poivre et recouvrir de bouillon de canard (eh oui, faut cuire un canard). Une heure et quart plus tard, on a un rack d'agneau confit au goût de canard et sans manipulation génétique. Étonnant non ?

O. M.

(1) Il doit être fort difficile de se sentir droit dans ses charentaises quand on martyrise une partie considérable de la population au nom d'une soi-disant science de l'éducation (enfin sciences car il y en aurait plusieurs en une, tout comme la sainte trinité et les pastilles pour lave-vaisselle) alors que l'on se retrouve classé dans le catalogue des viennoiseries popperiennes entre la doctoresse Tessier et Ron Hubbard.

(2) Je ne vous referai pas la morale sur les bouillons cubes de l'illustre fumier qui a usurpé mon surnom. À sa décharge, notons qu'il ne connaissait pas les méfaits des graisses trans et l'on dit que sa collaboration avec les nazis lui a permis de donner à ses bouillons ce petit goût de carpe farcie qu'ont les juifs ashkénazes.

(3) Dans cette recette, on peut substituer au pigeon pédagogiste le martinet alpin.

(4) Soyez branchés, les pommes ! Il existe un céleri dit «céleri à couper ou permanent», constitué d'une petite pomme d'où sortent les branches. À défaut du biscuit, tremper la pomme, le céleri se garde longtemps et l'on arrache une branche quand le besoin s'en fait sentir.

(5) Savez-vous qu'il y a deux manières de farcir le pigeon ? Oui, oui, avec ou sans son consentement.

Où en est le vin bio?

ON entend de plus en plus parler de «vin bio» et pourtant légalement il n'existe pas. En effet, il n'y a que du «vin de raisins issus de l'agriculture biologique» (1). La partie culturale de la vigne est en effet soumise à un cahier des charges mais les rares tentatives de définir une vinification bio sont pour l'heure restées lettre morte.

La viticulture bio, c'est quoi?

Les exploitations bio sont soumises à des contrôles effectués par des organismes indépendants agréés. Le principe de base de l'agrobiologie consiste en gros à interdire l'utilisation de produits phytosanitaires de synthèse et à utiliser exclusivement des produits «naturels». En viticulture cela équivaut principalement à renoncer aux engrais, désherbants, insecticides et fongicides de synthèse.

Le problème réside dans la définition et la délimitation des «produits naturels», puis dans l'assimilation faite entre «naturalité» et innocuité. Dans certains cas, rares, il peut y avoir contradiction à renoncer à un produit de synthèse inoffensif (par exemple les phéromones d'un papillon dans la lutte dite de la confusion sexuelle) pour utiliser un produit naturel potentiellement toxique comme le cuivre admis en bio (2).

Les jusqu'au-boutistes

Dans le monde viticole bio, il y a actuellement trois attitudes plus «extrêmes» que le «bio de base» qui ont un certain écho. Il s'agit de la biodynamie, de la vinification sans soufre et des labours au cheval.

La biodynamie est inspirée des travaux de l'école anthroposophique de Rudolf Steiner sur l'agriculture. Dans cette perspective, la plante se nourrit des énergies qu'elle puise à la fois dans le sous-sol et qu'elle reçoit du cosmos. Aussi le rythme des travaux viticoles se base sur un calendrier de la lune et des diverses planètes du système solaire. En vue de stimuler la vie microbienne dans le sous-sol, le biodynamiste a aussi recours à diverses préparations obtenues par des moyens qui pourront, disons, étonner le lecteur rationaliste. La «dynamisation», procédé utilisé en homéopathie, consiste à brasser selon certaines règles bien précises (notamment l'alternance du sens de rotation, la matière du dynamiseur, etc.) une préparation pour la charger énergétiquement. Les cornes de vaches, elles, sont enterrées plusieurs mois avec la future préparation en vue de l'enrichir (3).

Les labours à cheval refont surface dans le vignoble français, bien que de façon très marginale. Le cheval remplace ici l'engin mécanique auquel on reproche de provoquer le tassement des sols.

La vinification sans soufre est également très marginale. Peu de domaines embouteillent toute leur gamme ainsi, mais un certain nombre proposent une ou deux cuvées sans soufre qui font les délices des bars à vins branchés, notamment à Paris. Très tendance, ces vins s'attaquent au problème central de la vinification bio, le soufre (4), dont certains pensent qu'il est irritant pour les voies digestives. Les détracteurs de ces vins critiquent leur aptitude limitée au vieillissement (à voir) et leur fragilité (c'est un fait). Le vin sans soufre impose en effet une véritable chaîne du froid à respecter (moins de 14° C) qui nécessite de changer radicalement la façon de distribuer et de stocker le vin aussi bien pour la distribution que pour le consommateur final.

Le vin bio est-il l'avenir de l'homme?

Le bio a mis du temps à s'implanter dans le vin et ne touche encore que 1 % des vignes en France par exemple contre environ 4 % pour l'agriculture en général. On peut y voir plusieurs explications. Premièrement, le bio est relié à la santé par les consommateurs, ce qui n'est pas le cas du vin. Ce serait même plutôt l'inverse, malgré le fameux *french paradox* (5) qui relança la consommation de vin aux États-Unis. Ensuite, le vin est un produit transformé un peu spécial qui n'a pas un statut clair de denrée alimentaire. Enfin, la production bio en général reste liée de façon insupportable pour certains à un mouvement «écolo-baba-mal-lavé-pis-de-gauche-en-plus» qui trouve encore plus d'adversaires dans le milieu parfois pseudo aristocratique qui entoure le vin.

Il est toutefois probable que la progression des vignes cultivées en bio continue un certain temps avant de se stabiliser à un niveau qu'il est difficile d'estimer: 5 %, 10 %, plus? De quelle production bio s'agira-t-il en plus? Une production qualitative cherchant à mettre en valeur les terroirs avec un cahier des charges peut-être encore plus sévère qu'aujourd'hui (labours à cheval, polyculture obligatoire, maintien de surfaces non cultivées afin de constituer des obstacles naturels, biodynamie, etc.) ou bien une production de tendance «bioindustrielle» avec un cahier des charges amoindri pour en permettre une application plus large, destinée à alimenter les rayons de grandes surfaces?

Bien qu'il ait été longtemps à la traîne, le vin pourrait demain servir de locomotive à tout le mouvement bio grâce au succès qu'il connaît auprès de domaines très réputés (6). Il pourrait ainsi ouvrir la voie d'une agriculture bio dépassant ses liens naturels (décidément) avec la protection de l'environnement et la santé publique, en l'associant durablement à l'image de produits haut de gamme de grande qualité gustative.

J. S.

Henry Meyer

(1) Selon les pays les termes varient. L'agriculture biologique de la francophonie devient *organic* dans les pays anglo-saxons et *ecologica* en Espagne, par exemple.

(2) L'Union Européenne a d'ailleurs limité progressivement l'usage du cuivre en agriculture bio, notamment à partir de 2007, ce qui va probablement poser des problèmes aigus.

(3) Nous renvoyons le lecteur avide d'en savoir plus sur ce sujet au livre de Nicolas Joly, gourou de la biodynamie en France.

(4) Celui-ci est utilisé dans le vin pour sa double vertu antioxydante et antiseptique.

(5) Il s'agit du fait étonnant que, malgré une consommation de graisses plus importante, certaines populations françaises (notamment celles du Sud-Ouest) souffrent statistiquement moins de problèmes cardio-vasculaires. Ceci est expliqué par une consommation régulière (avec modération…) de vins rouges tanniques aux propriétés antioxydantes importantes.

(6) Parmi ces domaines très célèbres, on citera la Romanée-Conti, le domaine Leroy et le domaine Leflaive en Bourgogne et, plus localement, Marie-Thérèse Chappaz à Fully, ainsi que Raymond Paccot et Henri Cruchon sur La Côte.

Dans nos boîtes aux lettres

L'OFFRE de l'école-club Migros (*Aimer réussir*) 2005-2006 propose, dans sa rubrique «Arts de la table», différents types de cours, tous plus alléchants les uns que les autres.

On peut apprendre l'art d'apprêter les coquilles Saint-Jacques, excellente préparation au pèlerinage à Compostelle, les 1000 façons de préparer le foie gras (en quatre rubriques: chaud, froid, en entrée ou en plat), à cuisiner le saumon (pour celles et ceux qui aiment les antibiotiques), ou encore à faire de la cuisine romaine antique, de manière, nous dit la publicité, à manger comme un artisan ou un empereur romain…

Mais on peut désormais faire mieux encore à l'école-club Migros: apprendre à préparer un menu de Noël, en deux versions différentes, gourmand (à Lausanne, Vevey ou Yverdon) ou M-Budget (à Yverdon exclusivement). S'il faut suivre un cours de 4 périodes pour apprendre à cuisiner gourmand (24 fr. la période), 3 périodes seulement suffisent pour maîtriser un Noël M-Budget (25 fr. la période).

La photo sur le catalogue fait rêver. Sachant que, selon le très officiel site de la Migros (www.migros.ch), les 10 produits M-Budget préférés sont le lait, les pommes, le salamino, la salade mêlée, la mozzarella, le salamino en barquette, l'eau minérale, le jambon cuit, le fromage râpé et le brie, le menu de Noël pourrait être le suivant:

***

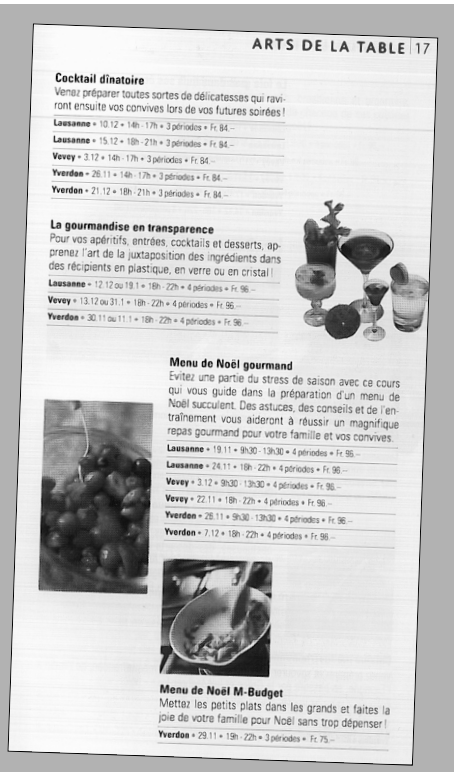
Menu de Noël M-Budget
Apéro: les deux salaminos
Entrée: salade mêlée et flocons de mozzarella
Plat principal: jambon gratiné au fromage
Fromage: brie
Dessert: pommes au lait
Boisson: eau minérale

***

Comme cadeau, on pourrait s'offrir les uns aux autres le premier des *top ten* des nouveaux produits 2005 M-Budget, du papier toilette. Et digérer ce repas dans une folle nuit d'amour: grâce aux préservatifs M-Budget.

Comme l'écrit si bien *Le Matin* (16 juillet 2005), M-Budget enfonce tout le monde.

J.-P. T.


ARTS DE LA TABLE 17

Cocktail dînatoire
Venez préparer toutes sortes de délicatesses qui raviront ensuite vos convives lors de vos futures soirées!
Lausanne • 10.12 • 14h-17h • 3 périodes • Fr. 84.–
Lausanne • 15.12 • 18h-21h • 3 périodes • Fr. 84.–
Vevey • 3.12 • 14h-17h • 3 périodes • Fr. 84.–
Yverdon • 26.11 • 14h-17h • 3 périodes • Fr. 84.–
Yverdon • 21.12 • 18h-21h • 3 périodes • Fr. 84.–

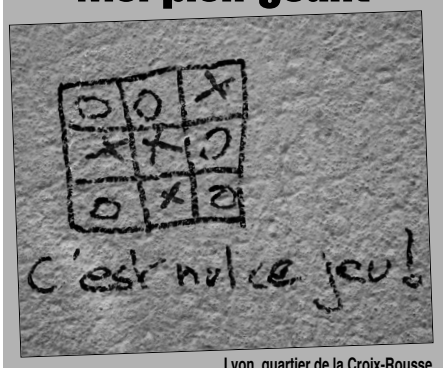
La gourmandise en transparence
Pour vos apéritifs, entrées, cocktails et desserts, apprenez l'art de la juxtaposition des ingrédients dans des récipients en plastique, en verre ou en cristal!
Lausanne • 12.12 ou 19.1 • 18h-22h • 4 périodes • Fr. 98.–
Vevey • 13.12 ou 31.1 • 18h-22h • 4 périodes • Fr. 98.–
Yverdon • 30.11 ou 11.1 • 18h-22h • 4 périodes • Fr. 98.–

Menu de Noël gourmand
Evitez une partie du stress de saison avec ce cours qui vous guide dans la préparation d'un menu de Noël succulent. Des astuces, des conseils et de l'entraînement vous aideront à réussir un magnifique repas gourmand pour votre famille et vos convives.
Lausanne • 19.11 • 9h30-13h30 • 4 périodes • Fr. 98.–
Lausanne • 24.11 • 18h-22h • 4 périodes • Fr. 98.–
Vevey • 3.12 • 9h30-13h30 • 4 périodes • Fr. 98.–
Vevey • 22.11 • 18h-22h • 4 périodes • Fr. 98.–
Yverdon • 26.11 • 9h30-13h30 • 4 périodes • Fr. 98.–
Yverdon • 7.12 • 18h-22h • 4 périodes • Fr. 98.–

Menu de Noël M-Budget
Mettez les petits plats dans les grands et faites la joie de votre famille pour Noël sans trop dépenser!
Yverdon • 29.11 • 19h-22h • 3 périodes • Fr. 75.–

Devoirs de souvenirs de vacances

Morpion géant



Lyon, quartier de la Croix-Rousse

COMBIEN d'heures passées devant ces neuf cases? Combien de vaines tentatives, de faux espoirs? Existe-t-il une méthode imparable pour gagner à coup sûr à ce maudit jeu aux règles humiliantes de simplicité?

Combien de cheveux déracinés, de clopes écrabouillées, de canettes asséchées, d'ongles déchiquetés avant de s'emparer d'une bombe de peinture, de dévaler les pentes de la colline et de projeter sa colère sur un mur innocent?

Voilà de quoi vous mettre dans la peau de l'artiste: http://www.jaked.org/ttt.html

Pour le reste du matériel, voyez chez votre épicier favori. *(C. P.)*

Philippe Breton
Le culte de l'Internet
Une menace pour le lien social ?
La Découverte, 2000
124 p., Frs 13.50

Excellent, quoiqu'un peu répétitif, dans la description du discours mystique faisant d'Internet LA réponse à toutes les questions (économiques, culturelles, sociales, pédagogiques, etc.) qui se posent à nos sociétés, Philippe Breton convainc moins dans la seconde partie de son ouvrage, lorsqu'il décrit l'avenir apocalyptique de la société «webisée». Son texte date d'il y a cinq ans, et les lustres sont souvent cruels pour les prophètes.

Par-delà les craintes exprimées par les ouvrages de science-fiction depuis lontemps (et sur lesquels l'auteur s'appuie à plusieurs reprises), on est bien obligé de constater que, effet de mode des *nineties* passé et mis à part quelques intoxiqués de *World of Warcraft*, l'attitude des employés, élèves et utilisateurs *lambda* d'Internet reste très raisonnable, essentiellement pragmatique, qu'elle renforce plutôt qu'elle ne détruit les liens sociaux et que le charabia des adorateurs du *new age* informatique n'a guère de prise sur la population.

Sous le clavier de Breton, les portraits savoureux se succèdent. Tous ces ermites planant dans la «noosphère» de Teilhard de Chardin, ces indigènes du fantasmatique «village planétaire» hors du monde réel (1), ces hippies expérimentateurs passés du LSD au LCD, ces bouddhistes campant dans le *bardo* virtuel, ou encore ces sorbonnicqueurs hallucinés –comme l'incroyable Pierre Lévy et sa *World philosophie*– en prennent pour leur grade au fil des pages.

Entre adorateurs des «autoroutes de l'information» et technophobes opiniâtres, Breton s'efforce de plaider pour un usage modéré de l'outil informatique, tel qu'il nous permet par exemple de réaliser à peu de frais cette modeste feuille, loin des oppositions binaires et primaires, qui semblent la nourriture spirituelle des médias (2). Sagement, l'auteur évite de se placer en ennemi de principe de la nouveauté technologique.

Reste une question, très bien posée: et si, au lieu d'une révolution ouvrant une nouvelle étape historique pour l'humanité, Internet n'était que l'ultime soubresaut du formidable élan que le modèle rooseveltien (social, démocratique *et* étatique) donna au monde occidental à la fin des années trente et qui fut capable de vaincre le nazisme, d'exténuer le soviétisme, de porter l'homme dans l'espace et d'instaurer les trente glorieuses? Certes le résultat fut moins glorieux dans l'hémisphère sud, mais le bilan des adorateurs du marché débridé peut-il faire le poids?

Faire du réseau des réseaux un symbole du libéralisme triomphant apparaît comme un hold-up intellectuel de plus. Internet est le produit contradictoire des noces d'une grande bureaucratie (l'armée américaine) avec quelques proto-babas californiens dans l'atmosphère surchauffée de la course aux armements. Il n'a rien, mais alors rien à voir avec les vertus de la libre entreprise. Pire, à constater son évolution actuelle, on peut légitimement se demander si les «forces du marché», obsédées qu'elles sont par le rendement à court terme, ne sont pas en train d'épuiser un élan dont elles ne furent jamais à l'origine.

«Les discours émanant des milieux les plus actifs d'Internet sont marqués, voire déterminés, par une religiosité diffuse qui en constitue la véritable dynamique. Cette religiosité apparaît comme non-déiste, spiritualiste, dualiste et antihumaniste. Elle prône l'unification des consciences, associant dans un même continuum hommes et "machines intelligentes". Elle suppose un mouvement de l'histoire qui va de la matérialité vers l'esprit, de la réunion des consciences jusqu'à leur absorption dans un tout planétaire unifié. Les pratiques essentielles de cette nouvelle religiosité sont la communication permanente, la séparation physique et la fin de la rencontre directe, un rapport de déni à la loi et à la médiation, la confusion entre la représentation et le représenté, entre le virtuel et le réel.»

Philippe Breton, *Le culte de l'Internet*, p. 106

Pierre Mounier
Les maîtres du réseau
Les enjeux politiques d'Internet
La Découverte, 2002
210 p., Frs 29.90

Pour Pierre Mounier, l'Internet est une «frontière» au sens que les Américains donnaient à ce mot au XIXe siècle: un territoire perçu comme vide que vont coloniser successivement les explorateurs, puis les marchands (genre Compagnie des Indes Occidentales plutôt que Marco Polo, il faut bien dire) et finalement l'État et ses braves citoyens.

Pour l'instant, les «maîtres du réseau», ses aiguilleurs plutôt, se réunissent dans un cénacle mystérieux: l'*Icann* (*Internet Corporation for Assigned Names and Numbers*), une société de droit privé californienne, composée de représentants des entreprises, des pères fondateurs et des usagers, qui supervise l'attribution des noms de domaine, fragile clef de tout le système de transmission des données, et qui joue de ce fait le rôle d'une quasi-agence onusienne, ce que le gouvernement américain ne veut surtout pas qu'elle devienne. Cependant l'opposition est constante entre ce qui fut l'origine d'Internet (un réseau neutre, public et gratuit, développé par une communauté égalitaire de scientifiques afin de servir d'abord à leur propre transmission d'informations) et les intérêts mercantiles qui se sont greffés ensuite sur ces fondements. Il en résulte une lutte sourde aujourd'hui encore inachevée entre techniciens précurseurs, entreprises commerciales (fabricants de matériel informatique, vendeurs d'accès Internet et de biens culturels numérisés) et simples citoyens-usagers, qui a abouti à la coexistence provisoire de multiples projets sur un même support: amusement, information, commerce, délinquance, intox, militantisme, vie communautaire, poésie, journaux intimes rendus publics, etc.

Pour l'instant, l'étroitesse de ce qu'on appelle la bande passante restreint les possibilités d'expansion vers le tout numérique, d'autant que l'échec qu'ont subi les opérateurs téléphoniques dans leur tentative de faire passer leur clientèle à une nouvelle génération de portables appelle à la prudence. La saturation de la *toile*, l'expulsion des acteurs les plus faibles, l'apparition de réseaux séparés restent des avenirs possibles à moyen terme. Il n'est que de voir la formation de gigantesques conglomérats médiatico-numériques, la politique des gouvernements dictatoriaux –le chinois au premier chef–, l'attention soutenue des autorités occidentales (brutalité de la police italienne à Gênes contre les installations d'Indymédia) pour percevoir les enjeux à venir.

Perline & Thierry Noisette
La bataille du logiciel libre
Dix clés pour comprendre
La Découverte, 2004
128 p., Frs 13.50

Depuis que Michel Rocard a pris la tête du combat contre la brevetabilité des logiciels au Parlement européen, la question est devenue passablement confuse en raison de son élocution incertaine. Pourtant, cette nouvelle offensive libéraliste menaçait peu ou prou tous les utilisateurs de machines-à-traiter-l'information. Rendons donc grâce aux auteurs de ce petit livre, bien plus limpide que les borborygmes de l'ancien premier ministre de la *Fronce*.

Considéré comme une valeur d'usage, le logiciel libre (3) reconnaît l'apport de son créateur, mais autorise la reproduction et l'adaptation aux besoins de l'utilisateur, sans en permettre la privatisation: fin donc du piratage et des pirates. En outre, il interdit explicitement toute discrimination dans la distribution des ressources informatiques.

De nombreuses administrations et entreprises, lasses de verser sans fin des redevances aux éditeurs de logiciels pour des versions *XXL*, 2010, *Ultimate* ou *DeLuxe* qui n'apportent guère d'améliorations au quotidien, se mettent à l'usage des logiciels libres. Dans le même temps, on voit ces mêmes éditeurs de logiciels (4) se comporter eux-mêmes en pirates et armer des sociétés corsaires qui vont attaquer en justice Linux et autres pour les empêcher de poursuivre cette œuvre anticommerciale. Enterré (provisoirement?) par le Parlement européen début juillet, mais en vigueur aux États-Unis, le brevet sur le logiciel est l'arme suprême de cette offensive, faisant passer un simple bout de code pour une création originale, couverte de *copyrights* comme un chevalier sous une armure. *Mutatis mutandis*, c'est un peu comme si on autorisait les gens de lettres à déclarer séparément chaque phrase d'un livre: on trouvera toujours un plagiaire…

Un jour, la langue française renoncera peut-être à une de ses plus hideuses expressions: *tomber* dans le domaine public… *(M. M.)*

(1) Il y a quand même parfois des passerelles entre les deux mondes… L'un de plus célèbres prêtres du culte de l'Internet *planétaire*, Nicholas Negroponte, du MIT, est le frère de John, superviseur de la *contra* nicaraguayenne, puis ambassadeur aux Nations-Unies, puis proconsul en Irak et enfin tout récent chef de la Guépéou *planétaire* nord-américaine, joliment rebaptisée *National Intelligency*. Ça ne s'invente pas.

(2) À ce sujet, Pascal Décaillet, sur RSR1-La Première *tous* les soirs vers 18h30 dans *Foroume*, devrait peut-être consulter la Faculté, tant son incapacité à envisager des prises de position nuancées, des écarts à son propre système de classement, des remises en question de sa vision normative des hommes et du monde finissent par agacer l'auditeur le plus indulgent…

(3) Ce qu'on appelle souvent Linux par synecdoque. (Il n'est à proprement parler que le noyau central du système d'exploitation GNU.)

(4) L'histoire du premier d'entre eux nous est racontée par les auteurs: prise de court et peu convaincue de l'avenir des «ordinateurs personnels» qu'elle lançait sur le marché, la firme IBM était pressée et s'adressa au premier venu pour lui fournir un système d'exploitation. Le premier venu s'appelait Microsoft, qui racheta un embryon de programme à tout faire à un bidouilleur local, tout en obtenant d'IBM une part sur chaque machine vendue et le droit de vendre son programme à d'autres fabricants. Ainsi naquit MS-DOS, l'ancêtre de Windows, ainsi Bill Gates commença à accumuler sa fortune…

(Annonce)

APRÈS *La Nouvelle Distinction*, le *Journal Comme la Lune*, *Le SimiliBlick*, *L'Ibido* et *Consternation*, *La Distinction* s'apprête à publier un numéro spécial qui va, comme à l'accoutumée, révolutionner la presse romande.

Ce supplément, gratuit bien entendu, nécessitera un mode de diffusion différent des précédents. Nous avons en effet besoin d'un grand nombre de volontaires pour le distribuer, seuls ou en groupes, durant une brève période en début de matinée. Que soient remerciés d'avance tous les abonnés et toutes les abonnées qui voudront bien répondre à cet appel!

Avec nos salutations forcément distinguées

LA DISTINCTION

P.-S. La date exacte de parution et le contenu de ce numéro spécial restent sous le sceau du secret le plus absolu, afin d'éviter que la concurrence s'en inspire. Les volontaires seront convoqué(e)s par la rédaction quelques jours à l'avance.

Inscription (Merci de cocher toutes les possibilités)
****

❑ Je suis disposé(e) à distribuer dans un lieu de grand passage un matin de 6h00 à 8h00 le prochain supplément de *La Distinction*.
Jour: ❑ Lundi ❑ mardi ❑ mercredi ❑ jeudi ❑ vendredi
Ville: ❑ Berne ❑ Delémont ❑ Fribourg ❑ Genève ❑ Lausanne ❑ Martigny ❑ Neuchâtel ❑ Autre: . . . . . .

❑ Je suis disposé(e) à distribuer autour de moi ..... ex. de ce numéro spécial qui ravira mes proches.

Nom et prénom: . . . . . .

Adresse électronique: . . . . . .

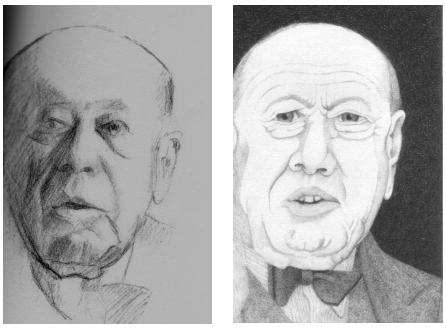
A défaut, n° de téléphone: . . . . . .

À retourner sans plus tarder à
***La Distinction*, case 125, 1018 Lausanne 18,**
ou à redaction@distinction.ch

(Publicité)

CLIMAGE présente
l'usine
Capitalisme et bas nylon:
en 2002, l'usine Iril, autrefois n° 1 du textile en Suisse, délocalise.
Dans les années 70, elle employait 1600 personnes, dont 85% de femmes immigrées. Une saga qui traverse l'histoire économique du XXè siècle.
un film de ALEX MAYENFISCH
LAUSANNE CINÉMA BELLEVAUX
MERCREDI 7 SEPTEMBRE 21H. PROJECTION SUIVIE D'UNE DISCUSSION
PUIS TOUS LES JOURS À 19H.
GENÈVE CAC-VOLTAIRE
LUNDI 12 SEPTEMBRE 20H. PROJECTION SUIVIE D'UNE DISCUSSION
PUIS TOUS LES JOURS À 18H.
www.climage.ch
www.moadistribution.ch

S. Corinna Bille, plagiaire



Maurice Troillet, par Chavaz en 1960 et par Delessert en 1968

Le professeur de littérature valaisanne Pierre-François Mettan a reproché à Narcisse-René Praz d'avoir volé l'intrigue de son roman *Elle s'appelait Marie-Thérèse Seppey* à un ouvrage paru 60 ans plus tôt en Valais. Il a reproché également au seul critique littéraire de cet ouvrage, Laurent Nicolet, d'avoir passé cette inspiration sous silence. Un premier roman sur le sujet aurait été en effet publié par S. Corinna Bille sous le titre de *Théoda*.

Sans vouloir donner entièrement tort au professeur de littérature Pierre-François Mettan, il est néanmoins de notoriété publique que cette histoire a été inspirée à S. Corinna Bille par un fait divers. Que ce fait divers a suscité une pièce de théâtre populaire qui s'est donnée un été à Chermignon sous le nom d'*Anaïs de Chermignon*. Mieux que ça, sentant le filon, le fils du garde-frontière Vouillamoz, ancien directeur des programmes à la tévé du boudul, a décidé d'adapter à son tour l'intrigue originelle en un tévéfilm tourné ces jours-ci dans le château de la famille de Preux d'Anchette. Ce tévéfilm, dont le titre semble avoir été subtilisé à l'ethno-botaniste Luc Constantin: *Les amants de la Dent Blanche*, est produit par Pierre-André Thiébaud qui, on ne le répétera jamais assez, a également été le premier éditeur des poèmes francophones d'Oskar Freysinger. Ce n'est d'ailleurs pas le premier intertexte que l'on trouve chez S. Corinna Bille, elle avait signé cette phrase des deux mains: *«Je voulais revoir Moscou, la ville des mille et trois clochers et des sept gares, et partir faire le Transsibérien.»*

Une pratique courante

On remarquera également qu'à côté de *Le Livre de C.*, où le veuf de S. Corinna Bille nous entraîne dans un tourbillon d'émotions, disant l'amour porté à l'autre et le chagrin qu'il fait naître en mourant pour les conter avec pudeur, émotion et parfois humour, le catalogue de la littérature française compte également *Le livre de B.* où l'orpheline d'Albert Cohen, Myriam Champigny, nous entraîne dans un tourbillon d'émotions, où l'amour porté à l'autre et le chagrin qu'il fait naître en mourant sont contés avec pudeur, émotion et parfois humour. Deux grands livres.

Tout écrivain est un cleptomane, semble dire S. Corinna Bille dans les premières lignes de son *Emerentia*: *«La petite fille a existé. Elle est sortie du livre* Henri le Vert *de Gottfried Keller qui avait entendu parler d'elle dans son enfance.»* Crime avoué est à demi pardonné, semble répondre en écho Marie-Thèrese aux dents blanches. Chez S. Corinna Bille, Emerentia pique une pelle rouillée pour se creuser sa tombe. L'image est réutilisée par Gabriel Bender qui a piqué l'idée de la pelle rouillée pour terminer ses *Bretelles d'arc en ciel* sans se creuser la tête. Et ainsi de suite depuis le début des temps; S. Corinna Bille a volé les descriptions de la plaine dans le coude du Rhône au *Peuple du Valais* de Louis Courthion qui les a eues de Charles Lenthéric et qui a lui-même inspiré plus tard le biographe de Maurice Troillet qui situe ces images dans ses propres souvenirs d'enfance! Tu parles Charles. Maurice Troillet, l'oncle de Maurice Chappaz, est lui-même l'objet d'une forme de plagiat, puisque le portrait qu'en fait Albert Chavaz en 1960 a été quasiment décalqué par Etienne Delessert en 1968. C'est la première fois que ces deux esquisses sont données à voir simultanément.

Une étrange habitude

S. Corinna Bille ne s'est pas privée de se copier et de se recopier elle-même, alors que Michel Tournier a recyclé *Vendredi ou les limbes du Pacifique* pour un lectorat plus jeune dans *Vendredi ou la Vie sauvage*, c'est au même lectorat que S. Corinna Bille adresse *Le Pantin noir* et cinq ans plus tard *Jours de fœhn*. Ces deux romans offrent exactement la même intrigue! Le premier à travers des yeux d'adulte et le second à travers des yeux d'enfant. Exercice de style? Non. Il semble plutôt comme le souligne Sylvie Neeman dans une étude définitive sur le sujet, «Ne dites pas à ma mère que je suis auteur pour la jeunesse…» in *Regards croisés*, La Chaux-de-Fonds, 1993, qu'il s'agisse d'une œuvre de jeunesse et d'une autre de maturité. Que dire également des deux versions de *Ma forêt, mon fleuve* éditées dans deux recueils différents, l'un à Paris et l'autre à Lausanne? Si ce n'est justement que ces deux nouvelles copiées-collées explorent le thème de la gémellité fantasmée!

Un procédé érigé en méthode

S. Corinna Bille donne d'ailleurs elle-même un blanc seing total au recyclage d'images et d'intrigues exogènes dans un texte fort peu connu d'elle concernant la Russie. À côté de *Les invités de Moscou* et de *La Rus, Russie!* S. Corinna Bille a fait une autre allusion, inconnue de ses bibliographes, à son voyage en Russie de 1974. Il s'agit de la préface à *L'Étoile rouge* de son ami d'enfance Gabriel Pont (Sierre, 1976).

S. Corinna Bille, qui a des lettres et qu'on ne peut soupçonner d'ignorance, cite dans sa préface Dostoïevski, Malraux, Tchékhov… Elle s'y parodie même elle-même, preuve qu'elle se relit:

– *Le Caucase et les vergers limoneux de Géorgie me rappelèrent le Valais: j'y trouvai même du Fendant, c'est-à-dire du chasselas.* (*L'Étoile rouge*, p. 12)

– *Leurs autos avaient pris une route qui montait sur les premiers contreforts du Caucase. Catherine, assise entre le professeur et Gania, s'émerveillait de voir des montagnes bleues qui ressemblaient à celle de son pays* (…) *Mais alors, le Valais, c'est l'Union soviétique de la Suisse!* (*Les Invités de Moscou*, p. 88)

L'idée du Valais soviétique inaugurée par S. Corinna Bille a fait du chemin puisque Sergueï Hazamov, qui a publié en 1997 des *Lettres Russes* chez Michel Moret, s'exclame à son tour: – *C'est un coin pittoresque, pas encore gâté par le "civilisation", éloigné de Babylone, Sodome et Gomorrhe contemporaines. Quelque chose qui ressemble à notre Zwenigorod des années cinquante. Ô Valais!* (*Lettres Russes*, p. 49)

Une complicité troublante

Donc S. Corinna Bille écrit la préface de *L'étoile rouge* de son ami d'enfance Gabriel Pont. Résumant l'intrigue de cette pièce de théâtre, elle souligne comment, au deuxième tableau, la grande duchesse Elisabeth visite en prison le meurtrier Ivan Kaliayev pour lui porter le pardon du mort, son mari qu'il vient d'assassiner:

– *Mais il riposte: "Je n'accepte aucun pardon. Je meurs pour une cause qui est juste" Il y en lui une étrange certitude: "Je ne puis pas mourir. Quelqu'un me le répète sans cesse au-dedans de moi."*

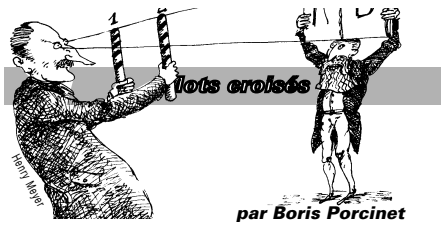
Ce que se garde de dire S. Corinna Bille dans sa préface fort documentée, c'est exactement ce que le professeur Pierre-François Mettan, reproche à Narcisse-René Praz, lorsqu'il l'accuse de s'être inspiré d'un récit antérieur, c'est exactement ce que Pierre-François Mettan reproche au critique littéraire Laurent Nicolet: la scène de la rencontre de la grande duchesse Elisabeth et d'Ivan Kaliayev est déjà traitée par Albert Camus dans *Les Justes*, scène inoubliable, centrale, au cœur de son acte IV, avec Serge Reggiani dans le rôle d'Ivan.

S'il est de bon ton pour le professeur de littérature Pierre-François Mettan de se payer la tête de Laurent Nicolet, (ne fait-il pas partie de ces rats que Jacques Chessex avait giflés dans son œuvre majeure *Avez-vous déjà giflé un rat?*), il est dommage pour un spécialiste des sources dans l'œuvre de S. Corinna Bille de ne pas dénoncer en même temps les dernières tentations de la vieille dame.

P. P.

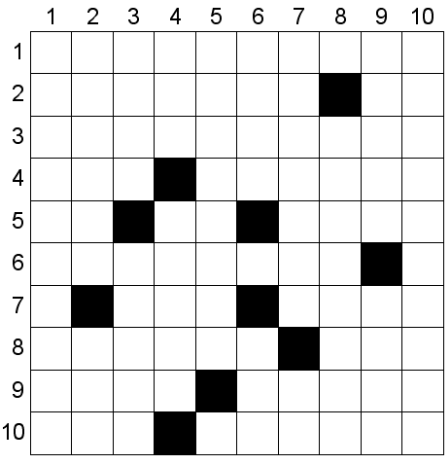
Avis de l'éditeur

Nouvelle réorganisation au sein de notre rédaction valaisanne, après le départ l'hiver dernier de Klaxon de La Printze, traducteur patois-français sur le dernier tournage de Raymond Vouillamoz, c'est aujourd'hui Pascal Premploz qui quitte *La Distinction*, mais il ne s'éloigne pas tant que ça des intérêts qui sont les siens comme observateur de la vie sociale valaisanne, il est désormais engagé comme photographe couleur à 75 % à la rédaction locale de *Le Courrier* et à 25 % comme fiancé de Lolita Morena. Le feuilleton valaisan prendra prochainement une autre tournure, et c'est exceptionnellement Paul Petchi qui assure l'exercice pour ce numéro.



Mots croisés

par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. A fait la bombe après avoir gagné les jeux.
2. Pas désorienté avec un braillard à couper au couteau – Ancien état.
3. Côté cour et côté jardin.
4. Petite graine – Permet de passer au rouge.
5. Souvent utilisé comme mineur – Trait d'union – Faire l'union.
6. Ont obtenu l'égalité aux deux tiers.
7. Unité monétaire du quart-monde – Administré.
8. La valeur du roi – Façon de parler.
9. Du genre doigts de la main – Un demi de La Côte plus un demi de Goron.
10. Un nouveau jour s'y lève – Intentionnées.

De haut en bas

1. Une étoile des media, mais qui se contente des pieds de page.
2. Dis en détail – Font tout le contraire des autres.
3. S'entend en mauvaises nouvelles – Pensait au sourire de la chance.
4. Un décollage, de bas en haut comme il se doit – Financent l'association.
5. Ce que gère Swisscom pour les postes.
6. Une forme souvent vue bien gonflée dans *Alerte à Malibu* – Bush à 50%, Saddam à 100%.
7. Faire des réserves – Dans la move.
8. Accompagne souvent les sardines géantes.
9. Sa validité est remise en cause pour les invalides – Saignant à point de rendre bleu.
10. Retirés de la circulation.

À partir d'une image

L. Sambo

Le batteur

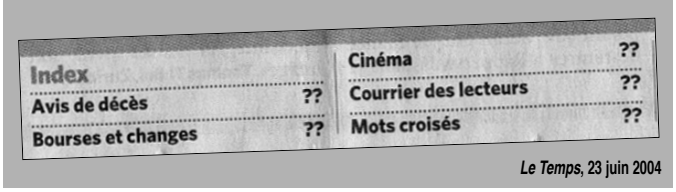
DANS le bar obscur et le silence revenu, les mains unies du batteur reposent, se soutiennent l'une l'autre et se détachent, blanches sur le noir du vêtement.

Chacun des doigts aux ongles ras ressent la fatigue du jeu et le soulagement de la pause. Sous la surveillance machinale de l'index encore à demi dressé, massage intime du pouce et du majeur sur l'annulaire fragile. L'auriculaire «le plus petit» s'est déjà endormi, la tête sur un coussinet douillet.

La montre au bracelet de métal tient fermement le poignet et cache l'heure aux amis restés si tard. Dans la paume repliée, la ligne de cœur du batteur va les garder là jusqu'à l'aube. *(V. P.)*

La vie des médias

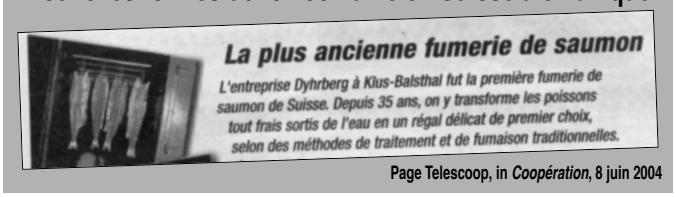
Un journal sans contenu rédactionnel localisable



Le Temps, 23 juin 2004

Faits de société

Nouvelles formes de toxicomanie en Suisse alémanique



Page Telescoop, in *Coopération*, 8 juin 2004

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Vingt-huitième épisode

Résumé des épisodes précédents

L'inspecteur stagiaire Not est parti en voiture pour Berne, où la police a enfin arrêté une suspecte dans le cadre de l'enquête sur le meurtre de Chamblandes.

Berne, jeudi 9 septembre 1937, 10h00

Le soleil radieux du bassin lémanique avait fait place à des nuages de plus en plus sombres. Ce fut sous un ciel carrément plombé que je parvins à destination.

J'étais attendu dans les locaux de la police criminelle et de Sûreté de la ville de Berne, Waisenhausplatz. Dès mon arrivée, l'inspecteur Studer me saisit par le bras pour aller prendre l'air, le temps que ses services préparent la prisonnière et les documents nécessaires à son transfert. Sur la place, les premières gouttes commençaient à tomber. Derrière le rideau de pluie, au loin, se dressait le Palais fédéral, comme si le pouvoir et la police se devaient de se regarder bien en face.

– Mes enquêtes m'ont mené jusque dans la Légion étrangère… mais même à Sidi-Bel-Abbès je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi bizarre que cette fille. Elle agit d'une manière totalement incompréhensible… Cette idiote loue sous son vrai nom une voiture qui va servir à un meurtre, se présente au garage quatre jours plus tard comme si elle n'était au courant de rien. À première vue, on pourrait voir en elle la parfaite naïve qui s'est fait manipuler, mais au lieu de s'effondrer et de tout nous raconter, elle s'enferme dans un mutisme absolu…

L'inspecteur Studer (en civil, à gauche), parmi ses collègues de la gendarmerie bernoise

De petite taille, légèrement voûté, Jakob Studer (1) s'exprimait très lentement. Chaque affirmation était suivie d'une longue pause, avec un sourire en coin, puis la phrase suivante répondait exactement à la question que je m'apprêtais à formuler. On eût dit qu'il devinait mes pensées.

– Elle s'appelle Renata Steiner, née il y a vingt-neuf ans à Lenzbourg, d'un père pharmacien. Lenzbourg, capitale de la conserve…

Il sortit un long Brissago, dont il entreprit avec minutie de retirer la paille sans déchirer les feuilles de tabac. L'averse nous contraignit à poursuivre notre promenade à l'abri des bâtiments de la vieille ville. Les arcades faisaient alterner la lumière grise de la rue et l'obscurité des boutiques tandis que Studer poursuivait son récit:

– Elle fut d'abord institutrice à Zurich. Depuis trois ans, elle dit étudier le français à Paris. Son père, qui est veuf, a essayé naguère de la faire interner, parce qu'elle s'intéressait d'un peu trop près aux garçons…

La fumée du Brissago traînait derrière nous, emportant avec elle de lourds sous-entendus.

– L'employé du garage du Casino nous a déclaré qu'elle est venue louer la voiture en compagnie d'un homme relativement jeune, un blond foncé en habit clair. Elle a payé elle-même le dépôt de 150 francs. Le même jour, elle a pris une chambre à l'hôtel City. Le concierge nous a donné d'elle une description similaire: accent du Nord-Est, tailleur élégant. Il a même ajouté qu'elle avait la dentition complète, une bouche fardée et portait une alliance. Je crois que je vais l'engager, ce concierge; la plupart de nos collègues ne remarquent pas la moitié de ces détails…

Studer se tourna vers moi, comme s'il se demandait si j'étais capable de rivaliser avec son informateur.

– La Steiner s'est passablement agitée durant ces quelques jours, et n'a même pas dormi sur place certaines nuits. Finalement, elle a quitté l'hôtel la veille du meurtre, au matin.

Comment une étudiante suisse séjournant en France avait-elle bien pu se trouver mêlée à l'exécution d'un agent des renseignements soviétiques?

– J'ai téléphoné à Paris, au contrôle général des recherches criminelles de la Sûreté nationale, où l'on m'a dit que Demoiselle Steiner était bien considérée à son garni de la rue St-Jacques, qu'elle affichait un air sérieux et ne sortait guère. *Bref, une petite bêcheuse qui fait sa chochotte au Quartier Latin!*

Cette dernière phrase, prononcée le sourcil moqueur, dans un français empreint d'accent parisien, suscita mon étonnement. Studer s'y attendait:

– Oui, j'ai travaillé *à la péji de Paname* un certain temps, avec le commissaire divisionnaire Madelin. Il m'en reste pas mal de souvenirs et quelques contacts…

Plus la conversation avançait, et plus j'avais le sentiment de me retrouver devant un examinateur. Studer était en train de soupeser mes réactions, d'évaluer mes attitudes. Je me devais de faire preuve de professionnalisme. Une question sur les circonstances de l'arrestation s'imposait, j'allais la formuler quand il poursuivit:

– Nous n'avons eu qu'à la cueillir dans notre filet. Hier, elle a appelé trois fois au garage pour demander des nouvelles de la voiture. Lorsqu'elle s'est présentée, en taxi, un agent l'attendait. La fouille a montré qu'elle ne portait aucune arme. Grâce au chauffeur, nous avons pu récupérer sa valise à la gare.

Notre balade dans les rues nous avait ramenés à proximité de la place Fédérale, je m'apprêtais à remercier l'inspecteur Studer quand il m'interrompit:

– En fait, vous n'avez pas tout à fait terminé. Quelqu'un désire encore parler avec vous… Il va falloir vous *mettre à table*, comme disent les Français…

Avais-je réussi ou raté l'examen? Je ne le sus jamais vraiment.

***

Ouvrant non pas une porte, mais une trappe qui se trouvait à quelques pas, il me fit descendre dans une des nombreuses caves-restaurants de Berne. Le menu, affiché derrière une grille de fer forgé, annonçait *«Tiefrachenkeller*: bières, viandes, gibiers, charcuteries, abats, cochonnailles et saucisses».

L'escalier, étroit et interminable, s'enfonçait dans le sol de la ville fédérale. La pluie, devenue diluvienne, ruisselait sur les premières marches. Ce que Potterat aurait baptisé une descente aux enfers menait en fait à une sorte de cathédrale souterraine: de hautes voûtes de briques reposant sur des colonnes massives, une pyramide de fûts de bière en guise d'autel, des bas-côtés formés d'alvéoles, dans lesquelles des tables étaient dressées pour le repas de midi.

En ce milieu de matinée, la salle était encore vide, et l'unique lustre alors allumé n'éclairait que la travée centrale, laissant les niches dans la pénombre.

On m'attendait.

Il était impossible de voir nettement le visage de cet homme, assis dans le coin le plus enténébré de l'établissement. Un civil, bien mis, la cinquantaine, avec un fort embonpoint: là s'arrêtèrent mes constatations. Studer chuchota quelques mots à son oreille, puis me fit signe d'approcher. Les présentations eurent lieu sans qu'aucun nom ne fût prononcé: j'étais «le jeune collègue en poste à Lausanne» et le gros homme «l'ami Fritz».

Durant tout l'entretien, l'inspecteur bernois resta immobile un peu plus loin, le dos plié, les coudes sur les genoux, surveillant vaguement l'entrée, tandis qu'il laissait son cigare se consumer et siphonnait lentement son bock de bière.

– Vos supérieurs à Zurich nous ont fait un excellent rapport sur votre compte, inspecteur Not. Vous êtes jeune, efficace, plein d'avenir. Les enquêtes criminelles vous sembleront bientôt d'un intérêt limité. Avez-vous envisagé un emploi dans la police fédérale?

– Merci pour ces compliments, mais ils sont prématurés. Le Ministère Public de la Confédération recrute-t-il toujours ses agents d'une manière aussi théâtrale?

– Vous savez, tous les moyens sont bons: nous engageons même des mouchards par le biais de petites annonces dans la presse estudiantine. Et le plus incroyable est que cela marche très bien. Comme je dis toujours, la Suisse est une prison, et chaque Suisse s'en croit le geôlier.

– Vous exagérez un peu.

– Non, non, nous avons frisé souvent le drame sans jamais y tomber. Nous nous trouvions au moment du lever de rideau, comme lorsqu'une tragédie shakespearienne va commencer: tout était prêt pour que les guerres européennes déteignent sur notre pays, déclenchant un massacre entre les classes, les groupes linguistiques ou les religions. Parfois un ambitieux allumait la mèche, mais elle était toujours trop courte, et tout le monde faisait semblant de n'avoir rien vu. Faute de tragédie, il ne nous reste que le ridicule. Jamais de révolution, jamais d'épuration, mais une adaptation continue, drapée de traditions et de grands principes que nous bafouons constamment. L'admirable stabilité de la Suisse a pour rançon le grotesque de ses discours. Mais cette situation ne durera pas éternellement…

«Fritz» laissa passer un moment. Le décor renforçait la solennité de ses déclarations. L'alignement parfait des hautes chaises néo-gothiques faisait penser à des stalles. Les panneaux de bois étaient décorés de scènes bibliques choisies: la tentation d'Ève, le salaire de Judas ou le reniement de Pierre. Le chef de la Bupo posa ses deux mains sur la lourde table. Il en venait aux choses sérieuses:

– L'affaire du meurtre de Chamblandes dépasse de très loin le simple meurtre, un ou plusieurs réseaux d'espionnage sont à l'œuvre autour de la victime. C'est totalement par hasard qu'elle a été liquidée au bord du Léman. Ces aspects de l'enquête ne sont pas de la compétence de la police vaudoise. Certains, en haut lieu (et son regard se leva en direction du plafond de la cave), voient poindre des dimensions diplomatiques fort embarrassantes pour notre pays. Tout à ses obsessions anticommunistes, le commandant Bataillard, qui ne démérite pas mais se prend un peu pour le vice-roi du canton de Vaud, risque de commettre quelques maladresses. Il nous réclame des crédits pour envoyer des inspecteurs à l'étranger, il veut nous impliquer dans des opérations conjointes, toujours compliquées. En plus, il multiplie les fuites: jusqu'à la presse française d'opposition qui publie des articles directement puisés dans les rapports de police. Vous avez certainement remarqué que, depuis le château de Lausanne, la vue est limitée, et on n'y comprend pas toujours bien ce qui se passe à l'étranger, fût-ce en France… Du fait même que la victime vivait à Paris et que ses meurtriers, du moins en partie, semblent provenir du même endroit, l'affaire prend une dimension internationale à laquelle les autorités fédérales ne peuvent rester indifférentes. Est-ce que je me fais bien comprendre?

– Il y tout de même un mort.

– Qui sont les assassins, qui sont les victimes? Ce sont en grande partie les mêmes personnages, de sorte qu'on ne sait jamais de quel côté chacun se retrouvera le lendemain. Certes, il y a mort d'homme, et c'est bien regrettable, mais les intérêts supérieurs, la raison d'État, nous enjoignent de limiter notre enquête au strict minimum. D'ailleurs, je vous préviens d'ores et déjà que, du côté français, elle ne débouchera sur rien de significatif…

– La Sûreté de Lausanne est sur la piste des assassins. De prochaines arrestations ne sont pas impossibles.

– Allez-vous arrêter les véritables coupables? Je ne prends qu'un exemple: nous avons appris de la police valaisanne qu'un dénommé Kontrariev…

– Kondratiev.

– Ah, vous en êtes informés, mais savez-vous qu'avec lui toute une bande venue de France s'est réunie à Martigny? Le soir du meurtre, ils ont reçu à leur hôtel un télégramme expédié de Lausanne qui contenait ce message: «Vous êtes libres. Revenez maison». Aussitôt, ils sont repartis en direction de la Savoie.

– Ainsi, il y avait deux équipes de tueurs qui attendaient leur proie cette nuit-là.

– Deux, trois, peut-être plus, avec de gros moyens à disposition, même si nous ne pouvons pas encore bien mesurer leur étendue exacte. Raison de plus pour ne pas faire trop de bruit, d'autant que les faits ne présentent à première vue aucun préjudice pour la Suisse.

Tout en pointait son index vers moi, il adopta un ton mélodramatique pour m'apostropher:

– Je vous dis que cette affaire est très grave et que toute improvisation peut avoir des conséquences néfastes pour notre pays. Ce n'est vraiment pas le moment de nous mettre la République française à dos. Il ne faut pas que cette enquête progresse à la légère. La police fédérale doit être tenue au courant en permanence, nous comptons sur vous pour le faire, tout particulièrement si des agents étrangers tentent d'entrer en contact avec les enquêteurs. Rassurez-moi: ce n'est pas encore le cas pour l'instant, inspecteur Not?

(à suivre)

(1) La carrière du *Wachtmeister* Studer (1896-1938) a fait l'objet de plusieurs livres, comme *Les premières affaires de l'inspecteur Studer* ou *Studer et l'affaire du Chinois*. (*N. d. T.*)